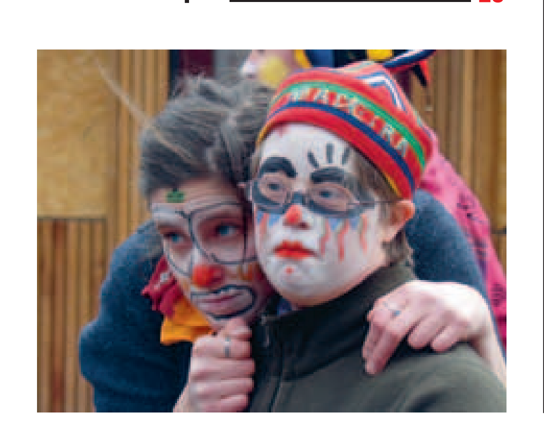
VILLAGE MONDIAL n°39

LE JOURNAL DE LA VIE ASSOCIATIVE À SAINT-GILLES — AUTOMNE 2011

SOMMAIRE

SPECIAL PARCOURS DIVERSITÉ





LES IDENTITÉS MÉTISSÉES

« Depuis que j'ai quitté le Liban pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « l'un et l'autre ! ». Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est cela mon identité… »

Amin Maalouf

L'anthropologue français, Alexis Nouss défend le métissage comme une possibilité d'un nouvel être ensemble dans nos sociétés globalisées. Loin des slogans publicitaires du type Benetton, il s'agit ici d'un métissage fondé sur la multi-appartenance identitaire – être d'ici et de là, être ceci et cela – refusant les modèles assimilateurs et communautaristes. Dans ce monde métis, les individus créent un projet collectif, sans perdre leur identité, leur histoire. Si le métissage est à la mode, le mythe de l'identité reste néanmoins très prégnant. L'indéfinition identitaire fait peur. C'est pourquoi, chaque individu recourt à des catégories, des étiquettes pour classer les uns et les autres et ainsi les définir de manière unique.

Ce numéro propose d'interroger cette notion d'identité pour mieux saisir ce qui est en jeu au quotidien dans nos quartiers et plus largement dans notre société. La Commune de Saint-Gilles compte 143 nationalités, elle se caractérise donc par une diversité culturelle et des échanges interculturels variés, sources de créativité et d'enrichissement mutuel. En témoignent la variété des restaurants présents sur la commune et le foisonnement de couples mixtes. Mais la diversité peut aussi contribuer à renforcer les tensions sociales et le repli identitaire. C'est pourquoi il importe de lutter contre les inégalités et les discriminations et de créer les conditions de la rencontre et de l'échange mutuel. De sortir des logiques d'assignation identitaire et de promouvoir, à l'inverse, l'autonomie identitaire et l'égalité des droits. Permettre à chacun de construire son identité en toute liberté parce que l'identité n'est pas figée, elle varie dans l'espace et le temps.

La construction identitaire fait donc référence à des mécanismes complexes. Qu'en est-il actuellement dans notre société et, plus particulièrement, dans nos quartiers ? Comment les processus de construction identitaire s'opèrent aujourd'hui ? Comment la diversité culturelle (ré)interroge l'identité belge, bruxelloise ? Autant de questions posées dans les différents articles de cette édition. L'expérience migratoire influence fortement les processus de construction identitaire. Certes, mais comment s'opèrent-ils ? Quels enseignements peut-on tirer des mutations sociales et culturelles en cours ? Quelles conséquences ont-elles sur la construction identitaire des jeunes descendants d'immigrés ? La sociologue Johanna de Villers nous propose des clés d'analyse pour tenter d'y répondre.

La réflexion se poursuivra tout au long du Parcours Diversité 2011. *Identités, Métissage, Emancipation* autant de thèmes qui seront abordés par le secteur socio-culturel saint-gillois, du 18 novembre au 4 décembre. Expos, débats, conférences, projections de films, concerts, autant d'activités pour cheminer ensemble pendant près d'un mois dans Saint-Gilles. Le Parcours Diversité ne se limite pas à une approche passive qui se contente d'accueillir un « agenda culturel associatif », il s'agit de mettre à profit l'opportunité de rencontres pour traiter des enjeux auxquels les quartiers multiculturels doivent faire face. Tout au long de ces rencontres, notre souci sera tourné vers l'apport d'éléments visant à construire et consolider des stratégies du vivre ensemble. ■

Myriem Amrani

PARCOURS DIVERSITÉ: LES IDENTITÉS MÉTISSÉES
DU 18 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE 2011

Du 18 novembre au 4 décembre, les associations et la coordination locale de la Cohésion sociale vous invitent à la rencontre des autres, au partage et au plaisir d'être ensemble. Autour du thème des identités métissées, venez découvrir un spectacle, une exposition, des documentaires, goûter aux cuisines du Monde…

18 NOVEMBRE

Centre culturel Jacques Franck
Chaussée de Waterloo, 94

SOIRÉE D'OUVERTURE AVEC LE SPECTACLE « RUE DU CROISSANT »

Entrée libre, sous réservation: 02/538 90 20

18h30: Accueil

19h: Spectacle

20h15: Buffet

Voir article de la page suivante >

23 NOVEMBRE

La Maison du Peuple
Parvis de Saint-Gilles

15h30: Vernissage de l'Exposition

« LES IDENTITÉS MÉTISSÉES »

par les jeunes des CFBI, Douzerome, Hispano-Belga et QUEF.
Jusqu'au 1er décembre (lun-ven: 13h30-16h30 / sam-dim: 10h-15h)

3 DÉCEMBRE

Pianofabriek *– Rue du Fort, 35*

REPAS CONVIVIAL « SAVEURS DU MONDE »

14h15: Spectacle par les enfants du CEMôme

15h: Spectacle par les enfants du Douzerome, du QUEF et du CFBI

16h: Goûter

17h: Contes du Monde

18h: Repas (Auberge espagnole)

20h: Concert

Malyka lance ses morceaux pop rock en plein cœur. On s'enivre aux percussions orientales, à la guitare électrique lancinante, aux mots sensuels et on suit tous les chemins que nous ouvre *Malyka*.

PARCOURS Diversité
À SAINT-GILLES
Programme et infos
• www.parcours-diversite.be
• Mission locale de Saint-Gilles
• 02/850.57.23
18.11.2011 > 04.12.2011
LES IDENTITÉS MÉTISSÉES
Rencontres interculturelles et festives
Expo
Théâtre
Débat
Film
Concert

© Fabien Vervenne



PROGRAMME COMPLET ET RENSEIGNEMENTS:
02/850 57 22 OU 23 – WWW.PARCOURS-DIVERSITE.BE

Avec le soutien de l'Echevin de la Cohésion Sociale de la Commune de Saint-Gilles, du Service Culture de la Commune de Saint-Gilles, de la CoCoF et du FIPI.
Et la participation de : ABED, APSG, CEMO, CEMôme, Centre Hellénique, CFBI, CFS, CIFA, Dakira, DéClik, Douzerome, FIJ, Hispano-Belga, Konitza asbl, Le Bazar, la Cité des Jeunes, la Maison des Enfants, QUEF, Service social juif, Siréas, CC Jacques Franck, CC de Pianofabriek et la Maison du Livre.

RUE DU CROISSANT

UN SPECTACLE DE PHILIPPE BLASBAND AVEC MOHAMED OUACHEN

Erika, Martine, Rachid, Augustine, Dylan, Hector, Anne, Amélia, André, Désirée mais aussi Tchoupi le chat et encore bien d'autres. Leur point commun ? Tous habitent rue du Croissant, une rue bruxelloise typique, c'est-à-dire atypique, voire – si le mot existait – « utypique »… Bref, une rue multiculturelle telle qu'on en rencontre dans les grandes villes européennes.

Que s'est-il passé rue du Croissant ? Un accident, une agression, un attentat ou simplement un cri, un râle, un rire ? En tout cas, tous ont entendu quelque chose, la même chose et autre chose. Ce sont les versions successives de ce bruit qui a littéralement couru que Mohamed Ouachen interprète sur scène en un monologue virtuose qui parcourt à la vitesse du son une soixantaine de personnages différents.

Pour la création de *Rue du Croissant*, tout commence au détour d'une conversation. Philippe Blasband avait apprécié la performance d'acteur de Mohamed Ouachen dans son one-man-show *Djurdjurassique Bled* mis en scène par David Strosberg. À l'issue de la représentation, il a lancé l'idée de lui écrire un monologue à la hauteur de ses talents : un stand-up à cent personnages. L'idée restera dans un coin de la tête de David Strosberg, jusqu'à ce que, devenant directeur artistique du Théâtre Les Tanneurs en janvier 2010, il soit en mesure d'offrir la possibilité aux deux artistes de se rencontrer sur un projet. Et voici à présent… *Rue du Croissant*.

Texte: Philippe Blasband
Avec: Mohamed Ouachen
Coach / œil extérieur: David Strosberg
Scénographe / Créateur lumière: Reynaldo Ramperssad
Scénographe / Costumière: Ann Weckx
Une coproduction
du Théâtre Les Tanneurs et du KVS.



▲ Mohamed Ouachen

ENTRETIEN AVEC MOHAMED OUACHEN, COMÉDIEN BRUXELLOIS À L'AFFICHE DU SPECTACLE RUE DU CROISSANT

Le spectacle* Rue du Croissant *est un seul en scène écrit par Philippe Blasband spécialement pour vous, une belle opportunité ?

Oui effectivement, c'est une belle opportunité. Grâce à David Strosberg avec qui j'ai travaillé précédemment sur le projet *Djurdjurassique Bled*. Il voulait renouveler l'expérience et a proposé à Philippe Blasband d'écrire un seul en scène et l'aventure *Rue du Croissant* a commencé. En tant qu'acteur c'est un bel exercice d'interpréter un nombre aussi important de personnages. Une vraie recherche physique et mentale.

Il s'agit d'un spectacle drôle à suspens, où vous incarnez de nombreux personnages différents, mais combien exactement ?

Il y a une soixantaine de personnages différents, des jeunes, des vieux qui viennent d'horizons différents, d'origines différentes. Il y a aussi un chat et un canari qui sont témoins de ce qui se passe dans la rue du Croissant.

Le spectacle* Rue du Croissant *pose la question de l'identité métissée, pourquoi vous être intéressé à cette question ?

Parce que l'identité bruxelloise est de fait métissée. En tant qu'artiste issu de la diversité, nous avons un rôle à jouer pour refléter sur scène cette diversité culturelle bruxelloise, tout ce qui existe en terme de melting pot, de mélange. C'est ce qui manque sur la scène théâtrale bruxelloise aujourd'hui.

Vous avez grandi à Bruxelles et avez joué dans de nombreux spectacles, pourquoi avoir choisi le théâtre ?

J'ai grandi à Bruxelles mais je suis né à Charleroi. Je suis d'ailleurs le Wallon de la famille Ouachen, tous mes autres frères et sœurs sont Bruxellois. J'ai grandi à Laeken, à la rue de Molenbeek qui ressemble d'une certaine manière à la rue du Croissant, une rue très métissée. A l'époque il y avait des Grecs, des Portugais, des Marocains, des Turcs, des Polonais, des Roumains… Le théâtre a été un coup de cœur indéfinissable, un espace où je me sentais bien. Je suis issu de l'univers du hip hop, c'était donc d'abord la dimension physique du travail d'acteur qui m'a accroché. Avec le temps, j'ai découvert que la culture était un outil de communication formidable, qui permet l'échange avec l'autre. J'ai eu envie d'en faire mon métier parce que je sentais que j'avais des choses à exprimer. Peu à peu, j'ai pris conscience de ce qui m'animait à travers les projets qui m'étaient proposés et ceux que j'ai initiés.

Une tournée programmée pour la Rue du Croissant ?

Avant même le lancement de la tournée, le spectacle *Rue du Croissant* a été sélectionné au Festival d'Avignon, au Festival International des Francophonies en Limousin, au Festival du Chaînon Manquant à Cahors, au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris.

Vous êtes aussi nominé comme meilleur seul en scène à la semaine de la critique du Théâtre ?

Oui, c'est l'équipe du Théâtre des Tanneurs qui m'a annoncé la nouvelle. Il a d'ailleurs reçu sept nominations dont le seul en scène. Cette reconnaissance est un juste retour des choses. Les Tanneurs est un petit théâtre qui ne dispose pas de gros budgets mais qui porte de beaux projets.

Avez-vous d'autres projets en perspectives ?

Il y a *La vie c'est comme un arbre* avec le Collectif Les Voyageurs sans bangage, programmé du 10 au 13 novembre au KVS. Je souhaite également développer d'autres projets avec des comédiens en lien avec l'actualité. A ce stade, ils sont en chantier, je vous en dirai plus une fois que l'aventure *Rue du Croissant* se calmera.■

Propos recueillis par Myriem Amrani

«ARRÊTE DE ME DIRE QUE JE SUIS MAROCAIN!»

Entretien avec Johanna de Villers, sociologue et chargée de projet à la FAPEO (Fédération des associations de parents de l'enseignement officiel), auteure du livre «Arrête de me dire que je suis marocain!».

Dans votre ouvrage «Arrête de me dire que je suis marocain!», vous vous êtes intéressée à l'identité des personnes d'origine marocaine, ou belgo-marocaine ou issue de l'immigration marocaine ou encore maroxellois. D'emblée un constat: difficile de les définir?

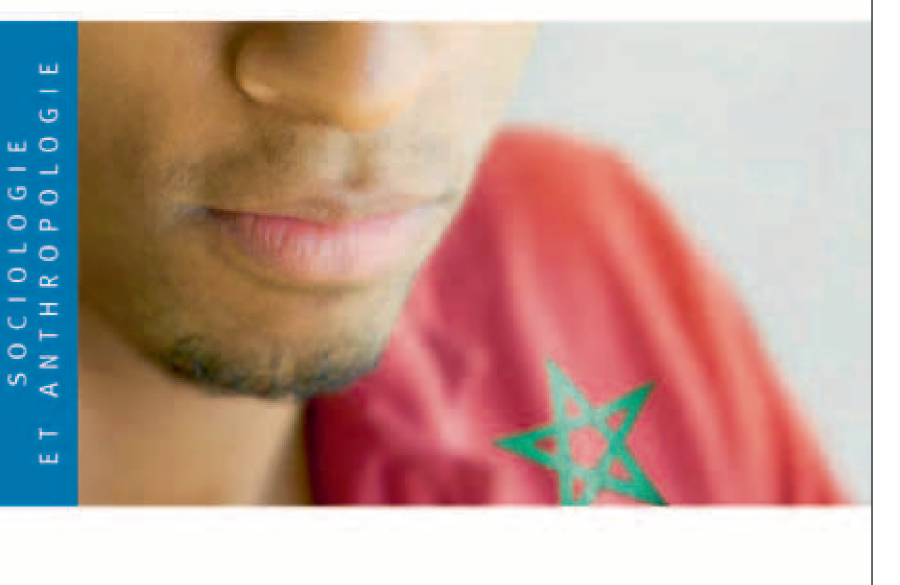
Oui, j'ai longtemps réfléchi à savoir comment désigner ceux que j'ai fini par appeler les descendants d'immigrés marocains parce qu'aucune désignation ne semblait satisfaisante. On parle de deuxième génération mais par rapport à quoi? C'est la première génération qui a grandi ici. Si on parle d'immigrés de la deuxième génération, ce ne sont pas des immigrés. Aucune désignation ne me semblait juste. Je préfère donc la notion de descendants d'immigrés parce qu'elle renseigne bien sur la filiation dans l'immigration tout en disant qu'ils ne sont pas immigrés eux-mêmes. L'acte d'immigration, la qualité d'immigrés appartient à la génération des parents.

Pourquoi ce besoin de mettre en évidence cette filiation? Ne sont-ils pas Belges?

La filiation au sens où il y a une filiation familiale. On est dans la filiation quoi qu'on fasse, qu'on soit en rupture ou en continuité, on est toujours dans la filiation avec des formes différentes. La filiation familiale, on ne peut pas s'en passer. On ne peut pas parler de l'identité sans tenir compte de la filiation. C'est une composante essentielle de l'identité.

Dans votre ouvrage il est question de «mobilité identitaire», de quoi s'agit-il exactement?

Les identités ne sont pas figées. On peut avoir des trajectoires fluctuantes en termes identitaires. On peut changer d'identité professionnelle parce qu'on change de boulot. On peut changer d'identité en terme de statut social lorsqu'on se marie, divorce et se remarie. Rien n'est jamais figé. Dans mon livre, je parle notamment de jeunes gens qui sont vraiment dans la filiation et qui adhèrent à des valeurs traditionnalistes. Ils affirment haut et fort qu'ils feront un mariage endogame, une fête traditionnelle. C'est ce qu'ils disent aujourd'hui, c'est la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes au moment où on les interroge. Il serait intéressant de les retrouver dans dix ans et de les réinterroger. Il y a des choix identitaires qui sont posés à certains moments de la vie quand on est face à des choix concrets. Je fais donc la distinction entre *l'identité en pratique*, comment on la pratique au quotidien, et *l'identité en représentation*, ce qu'on se représente être son identité.



L'identité n'est donc pas figée ou exclusive. Peut-on donc en conclure que la question de l'intégration est un faux débat?

L'intégration se pose toujours à deux niveaux. Il y a l'intégration socio-économique qui est fondamentale et qui porte des enjeux d'égalité sociale et puis il y a cette question de l'intégration culturelle qui est sans doute un faux débat parce que la culture appartient à chacun. Donc on peut parler d'intégration mais cela dépend de quelle intégration on parle.

Votre enquête de terrain est basée sur le recueil de 22 entretiens biographiques de personnes aux trajectoires les plus diversifiées possibles. Quels sont les points communs entre les différents témoignages?

Le point commun c'est une certaine histoire familiale. Des parents qui ont vécu l'immigration avec ses bonheurs et ses malheurs. Les parents ont souvent vécu dans des conditions précaires à leur arrivée en Belgique. C'est souvent des familles nombreuses. C'est une histoire familiale qui a des similitudes mais avec des réponses parentales tout à fait différentes en terme d'éducation des enfants. Il n'y a pas un modèle d'éducation dans «les familles marocaines» à Bruxelles mais une diversité de modèles. L'autre point commun est le renvoi à un moment ou un autre dans la trajectoire scolaire ou professionnelle à l'identité marocaine déqualifiée. Ces deux points communs, on les retrouve en filigrane dans toutes les histoires. Cela peut forger le sentiment de partager une condition sociale commune.

Si les trajectoires de constructions identitaires sont multiples, peut-on dès lors parler de «communauté marocaine» ou d'identité «belgo-marocaine»?

Je ne pense pas qu'il y ait une communauté marocaine. La communauté marocaine de Liège n'est pas la communauté marocaine de Saint-Gilles, qui n'est pas la même que celle de Molenbeek. C'est un raccourci de langage et cela ne reflète pas vraiment la réalité.

Les déterminants sociaux pèsent de tout leur poids dans le processus identitaire, quelle place reste-t-il au choix de l'individu?

L'individu a une marge de manœuvre mais pas toujours très large. Pierre Bourdieu, sociologue français dit que les conditions de l'émancipation sociale passent par la connaissance des conditions sociales qui nous font, qui nous cadenassent. A partir du moment où l'on sait dans quels filets on est pris, alors, on peut envisager d'avoir la possibilité de s'émanciper. C'est un peu la même chose en terme de choix identitaire. Il y a des moments où l'on peut choisir l'orientation de son identité. On n'est pas obligé d'être enfermé dans ce que les autres ont décidé pour nous. Les autres, ce sont la société et ses représentations, l'école avec ses processus de discrimination, de relégation et les politiques parfois avec leur discours maladroits. Tout cela nous cadenasse quelque part. Et si nous en avons conscience, peut-être qu'à un moment donné, on aura la chance de faire des vrais choix. Pour y parvenir, il faut mettre le paquet sur l'éducation et sur l'enseignement pour que les individus s'émancipent et qu'ils soient le plus eux-mêmes possible sans s'enfermer.

Pourquoi la construction identitaire des descendants d'immigrés marocains est-elle problématique?

Elle est problématique comme toute identité. L'identité est quelque chose de très compliqué, mais elle l'est encore plus pour certains groupes sociaux comme les femmes, les homosexuels, les personnes issues de l'immigration. Il y a là, une histoire qui fait que les conditions de vie et les conditions socioéconomiques n'ont pas toujours été des plus faciles. Il y a aussi des formes de stigmatisation, de racisme avec le renvoi à une identité déqualifiée. Ces populations sont moins engagées à compétences égales. En terme de relégation scolaire, on voit par exemple une surreprésentation des enfants issus de l'immigration marocaine dans l'orientation vers l'enseignement spécialisé. Il y a des difficultés supplémentaires qui font qu'il est encore plus difficile de se construire une identité quand on est descendant d'immigrés marocains. C'est difficile pour tout le monde mais c'est encore plus difficile pour eux. Il y a des difficultés que tout le monde partage, qui sont communes à tout le monde. La question de la filiation, c'est toujours compliqué même si on ressemble à ses parents, même si on est quasiment dans les mêmes conditions socioéconomiques. Il y a toujours des moments où l'on a des conflits d'allégeance, de loyauté. C'est tout cela qui complique les choses. Les descendants d'immigrés marocains sont un laboratoire exceptionnel d'analyse de la construction identitaire dans la modernité parce que les processus identitaires sont plus lisibles, tous les traits sont tirés à l'extrême. Il y a l'infériorisation sociale, le fossé générationnel, les discriminations scolaires, les difficultés d'intégration sociale, les difficultés d'atteindre les normes économiques de réalisation de soi parce qu'il n'y a pas de capital socioéconomique au départ, la difficulté du choix du conjoint. C'est un laboratoire dans le sens noble du terme parce que les choses sont lisibles et qu'on y apprend plein de choses.

L'une des personnes interrogées se définit comme «bâtard». Les descendants d'immigrés marocains sont des «bâtards» parce qu'ils sont les enfants illégitimes de l'Etat belge?

Il dit bâtard parce que ce sont les enfants qu'on n'a pas voulus mais qu'on a quand même. On a envie de les cacher mais ils sont là. Bâtard au sens de la définition du Petit Robert, c'est un style d'écriture composite, c'est la valorisation du mélange qui transcende le reste. Enfants illégitimes, mais qui ont quelque chose à apporter, de quoi nous nourrir tous, parce que l'histoire de chacun enrichit tout le monde. ■

Propos recueillis par Myriem Amrani

LES IDENTITÉS MÉTISSÉES AVEC L'ASBL FIJ

Nous vivons à Saint-Gilles dans une société métisse où chacun se construit autour d'une multitude de choses. Le thème général du Parcours Diversité, les identités métissées, est une belle occasion pour mettre en avant les affiches – mosaïques réalisées par les élèves d'une classe de quatrième année de l'Athénée Victor Horta, dans le cadre d'un projet «Anim'action» de FIJ. Au cours de morale, les élèves ont choisi un article de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme pour prendre position avant de l'illustrer.





UNIONS MIXTES ET

A l'occasion du Parcours Diversité centré sur les identités métissées, il nous a paru important de soulever un coin du voile qui brouille l'approche, trop souvent commune et réductrice, que l'on aurait des couples mixtes. Les médias avides de clichés renvoient généralement plus qu'à leur tour une vision sensationnaliste, associant la mixité du couple au mariage blanc. Comme si être d'ici et d'ailleurs ne pouvait être synonyme de bonheurs partagés… Charlotte, Latif, Flor, Dominique et Kémo ont accepté de témoigner.



▲ Comme le dit Charlotte, dans un couple mixte, ce sont surtout les enfants qui vivent le métissage © Daniel Dhal

Charlotte travaille à Saint-Gilles, elle est mariée depuis 5 ans à son compagnon d'études qui est tunisien.

La diversité est toujours présente dans les familles, les modes de fonctionnement ; on doit toujours composer avec l' « autre ». Venir de pays différents est une richesse. Tout est une question de personnes, pas d'origine. On tombe amoureux de quelqu'un et on apprend à construire et à composer avec lui. Nous nous sommes connus en Belgique, pendant une année d'études à Saint-Luc et avons d'abord été amis pendant plusieurs années. Après ses études, il était retourné en Tunisie, suite à une proposition de boulot. Il est revenu en vacances en Belgique et je suis allée plusieurs fois le voir à Tunis, où j'ai été accueillie avec beaucoup de facilité. C'est surtout une question de personnes, de sympathie mutuelle, de correction. Mes parents et les siens en parlent souvent avec nous. On a appris à se connaître. Ma mère le connaissait bien déjà pendant nos études.

D'une famille à l'autre, les codes ne sont jamais les mêmes. On apprend toujours sur soi et sur les autres

On peut avoir deux familles 'belgo-belges' qui ne s'entendent pas. C'est important de découvrir ce qui est différent chez l'autre. Il faut établir une relation sincère et parler des différences. Les codes ne sont jamais les mêmes d'une famille à l'autre ici aussi, mais on ne s'y attache pas. C'est peut-être plus facile pour un couple mixte, où chacun sait que l'autre ne décodera pas les choses de la même manière, ne sera pas toujours sur la même longueur d'onde. On apprend autant sur soi que sur les autres. J'aime beaucoup découvrir la Tunisie autrement, pas celle des plages et des hôtels. J'apprends le tunisien pour le parler et l'écriture arabe et sa culture, que je ne connaîtrai jamais aussi bien que lui connaît la mienne. Nous nous sommes mariés il y a cinq ans et travaillons tous deux à Bruxelles. Le mariage est venu d'une manière naturelle, pour être ensemble. Nos proches étaient heureux pour nous et prêts à aider. Des connaissances plus lointaines ont pu avoir en tête le gentil animateur de vacances à Djerba et m'ont demandé : es-tu sûre que ce n'est pas pour les papiers ? Une fois qu'ils nous avaient vus ensemble, ils se sont excusés car il n'y avait rien à dire. Il faut faire attention aux messages du genre « fais bien attention à toi, je ne suis pas raciste mais… ». Ca fait très « faits divers ».

Latif est burundais, sa femme, née en Corée du Sud, a été adoptée enfant par une famille belge. Ils ont deux filles, de 6 et 3 ans.

A Bruxelles tout est métissage : autour de moi, je vois beaucoup de couples mixtes. Le regard sur « l'autre » a toujours existé, le racisme est partout, aussi chez les Africains. Au Burundi, en voyant des photos de ma fiancée, on m'a dit : « tu ne vas pas nous ramener une Chinoise ? Chinoise, Coréenne, pour eux c'était pareil. J'ai répondu en rappelant qu'une de mes tantes était mariée à un Congolais, une autre à un Belge, une autre à un Allemand, une autre encore à quelqu'un d'Oman… Ils ne s'étaient pas rendus compte de cela, mais la famille était déjà multiculturelle, il n'y avait simplement pas encore d'asiatique. Personnellement, je me suis toujours senti étranger et en même temps chez moi partout. Je parle mal « ma » langue natale, le kirundi (mon grand-père me dit que je la parle « comme un prêtre belge ! ») car j'ai vécu dans différents pays : en Tanzanie, au Kenya, en Egypte, en Lybie, en Arabie Saoudite. Je connais mieux le swahili.

Avec 143 nationalités à Saint-Gilles, chacun est d'ici et aussi d'ailleurs

Je n'ai passé que 9 ans au Burundi et 13 et demi à Bruxelles, dont j'aime énormément le mélange culturel. Qui pourra me dire que je ne suis pas d'ici, puisqu'ici presque tout le monde vient d'ailleurs ! A Saint-Gilles, 143 nationalités, cela fait les deux tiers du monde, c'est assez exceptionnel. Au départ, il y a toujours une réticence, tout n'est pas rose, et cela est vrai dans chaque famille. Dans ma belle famille ce sont tous des chatons bleus, sauf les deux sœurs adoptées et nos enfants. La première question de mon beau-père a été : « Et toi, tu fais quoi ? » J'étais à l'aise pour répondre et tout s'est bien passé. Le fait d'avoir adopté deux enfants volontairement asiatiques montrait leur ouverture, cela a certainement facilité les choses. Voyager aiderait chacun à s'ouvrir. Je suis burundais, mais je suis né au Kenya où j'ai étudié. Souvent, les Africains ont difficile à dire d'où je viens et on me croit parfois guinéen ou djiboutien. Ma femme est née en Corée dont elle ignore tout : pour elle, son pays, sa famille, c'est ici. La culture coréenne lui est complètement étrangère. Elle et

MARIAGES HEUREUX

sa sœur ont par contre appris à cuisiner asiatique et ont une dextérité incroyable avec des baguettes. Moi pas… trop africain sans doute ! Le danger, c'est l'amalgame, parler en termes de « ils » « les étrangers », mais c'est qui ces « ils » : « ils » les africains, « ils » les musulmans… ? Il faut prendre en compte la personne, pas le groupe, tenir compte de l'environnement et des aspects sociaux qui font la différence. Le risque, c'est le repli identitaire, le discours globalisant : on n'a pas de problème avec la personne mais avec la masse. C'est la tendance du bouc émissaire, un discours qui peut tenter les gens dans un contexte de fragilité socio-économique.

Flor est un incontournable du Parvis de Saint-Gilles : entre sa librairie communiste et le Verschueren, son parler vrai fuse à la seconde. Geneviève et lui sont mariés et heureux !

Tout était prévu pour le mariage, la date était fixée, le lieu était réservé et au moment de la Saint-Valentin, on a reçu un courrier de la Police des Etrangers postposant d'office la cérémonie de 3 mois pour soupçons de mariage blanc. Heureusement que, connaissant des personnes à la Commune, nous avons été aidés à résoudre ce problème et avons pu maintenir le mariage. Mais sans cela, que se passe-t-il ? Même le policier de quartier nous connaissait bien : nous étions en couple depuis 3 ans, tous les deux domiciliés à la même adresse. Se marier, c'était davantage officialiser les choses, sans plus.

Pourquoi un mariage mixte serait-il synonyme de mariage arrangé ? Face à pareil présupposé, pour le couple rien n'est acquis d'emblée

C'est donc un premier constat : les administrations au centre-ville partent du fait qu'un mariage métissé est forcément un mariage blanc et c'est à vous de prouver le contraire. Nous sommes mariés depuis 3 ans maintenant et tout va bien, merci ! Geneviève est camerounaise, elle est arrivée ici en 2004. Au pays, elle vendait ses fruits et légumes au marché, mais elle en avait assez de devoir déverser des bakchichs à tour de bras pour s'en sortir. Elle cuisine très bien et c'est elle qui est au fourneau au Verschueren et au Vieux Mila. Geneviève est très travailleuse, voilà qui met un terme au cliché de l'Africain fainéant !

C'est un peu par le foot qu'on s'est connu. Je vais voir les matchs internationaux au Vieux Mila. Il y a 6 ans, avec mes potes, on y a fêté mon anniversaire et, au petit matin, Geneviève est venue m'inviter à danser. Une semaine plus tard, on a mangé ensemble en ville et – « boum comme ça » – la suivante, elle habitait avec moi. J'étais veuf depuis 8 ans ; c'était le moment de refaire ma vie. Le regard des autres ? Avec le style de librairie que j'ai (ndlr Aurora, 34 avenue Jean Volders), tout le monde trouve ça chouette et Geneviève est très ouverte, elle a le cœur sur la main ; peu de familles lui résistent. Aussi auprès de mes potes à Leuven, où autrefois je tenais un bistro, elle est très populaire. Mais quand on y va, ce qui la frappe, c'est qu'elle est la seule africaine là-bas, alors qu'on n'est qu'à 25km de Bruxelles. Geneviève retourne tous les deux ans au Cameroun et c'est là-bas je pense qu'on ira vivre tous les deux quand je prendrai ma retraite.

Dominique vit à Saint-Gilles depuis 14 ans, où elle occupe le même appartement avec ses deux enfants depuis 10 ans. Kémo les a rejoints il y a 3 ans.

Mon père était français et ma mère était hollandaise. Nous étions 5 ans à Geel, du côté d'Anvers, puis en Algérie, en Irak, au Gabon, en passant par Montreuil… Vers 21 ans, j'étais en Côte d'Ivoire. Bruxelles a été une sorte de compromis, à mi-chemin entre Paris et Amsterdam. Avec Kémo, on s'est connu au Sénégal en 2006, mais les premiers contacts se sont faits par internet : je voulais aller en Casamance et je cherchais des personnes pouvant m'aider sur place. On s'est parlé au téléphone et il m'a écrit des lettres et cela m'a touchée : plus personne ne fait ça, c'était charmant et émouvant. Ensuite je suis allée là-bas. Kémo enseignait aux enfants d'un petit village. Il est venu me chercher à Dakar et on est descendu au village. Lors du deuxième voyage, je suis venue avec mes enfants, Meddy et Aminata. Je m'étais tricoté une utopie : y vivre avec eux et construire une maison. A terme, on aimerait que cela se fasse, mais je ne peux priver les enfants de leur père et Meddy a sa vie d'homme à construire ; il vient d'entrer en humanités. C'est donc Kémo qui est venu nous rejoindre en 2008. Pour les enfants c'était plus gérable, mais c'est plus difficile pour lui car là-bas il avait son travail.

La société judéo-chrétienne encline au jugement gagnerait à privilégier la parole et l'écoute

Les diplômes africains sont dévalorisés ici, mais qu'à cela ne tienne, Kémo explique qu'il lui reste un an de cours pour devenir médiateur, un métier demandé et dans des secteurs différents, qui lui fait penser à la vie au village où une grande importance est donnée à la parole et à l'écoute. Alors qu'ici, dans la société judéo-chrétienne, on serait plus dans le jugement. A part une sœur, Dominique n'a plus de parents proches. En Casamance, chacun vit très bien leur histoire, à condition de donner des nouvelles et de garder le contact. Le mariage y a été célébré et l'évoquer les anime d'un même enthousiasme : ce fut un grand moment pour Dominique qui en parle avec d'émotion, car c'est le jour de la mariée, celle-ci est glorifiée et prise en charge par les autres femmes. A Saint-Gilles tout se passe bien également, il y a de plus en plus de nationalités différentes, c'est vivant et les enfants jouent ensemble. Les voisins immédiats sont aussi bien flamands, wallons, finlandais, japonais, français, indiens, pakistanais, sénégalais, congolais, brésiliens, tunisiens, polonais, roumains, portugais, italiens que marocains. Et il y a parmi eux d'autres couples mixtes. ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer



▲ Dominique, Kémo, Meddy et Aminata au Bois de La Cambre

DES TABLES DU MONDE

On s'y rend par habitude, parfois, souvent, et on y savoure des mets venus d'ailleurs qui nous sont devenus familiers. Saint-Gilles regorge d'endroits où il fait bon s'attabler et voyager en même temps. On pourrait écrire l'histoire de ses habitants au travers de celle de ces snacks et restaurants aux multiples origines. En voici quatre dont nous avons rencontré les propriétaires, pour évoquer avec eux leur parcours et leur expérience saint-gilloise.

Aziz pour Les Délices de Meknès, place du Parvis

Parlez-nous du lieu ?

Il existe depuis 5 ans, je l'ai repris il y a quelques mois, avant j'étais associé. Nous avions choisi ce lieu car il est bien situé sur la place, qui est d'une belle architecture et l'entourage est agréable.

Quelques mots sur votre parcours…

Je viens de Meknès. Je suis venu ici en 2002, après ma licence en littérature orientale au Maroc, pour obtenir un diplôme d'études complémentaires, un DEA de 3 ans en arabe et islamologie à l'UCL. Puis j'ai enseigné, donné des cours de langue arabe classique et de civilisation arabo-musulmane dans des asbl. Ensuite, les besoins de la famille m'ont mené à chercher autre chose. Comme j'avais appris la cuisine avec ma mère, j'ai pensé à la restauration.

Quelles sont les spécialités maison ?

Nous proposons des repas orientaux traditionnels du Maghreb, plus particulièrement de Meknès, la ville impériale qui est connue pour le couscous, originaire du centre du Maroc. Outre le couscous, il y a le poulet rôti, les tagines, des spécialités berbères, la pastilla, les falafels, les bricks à la viande… Ce sont des recettes de famille.

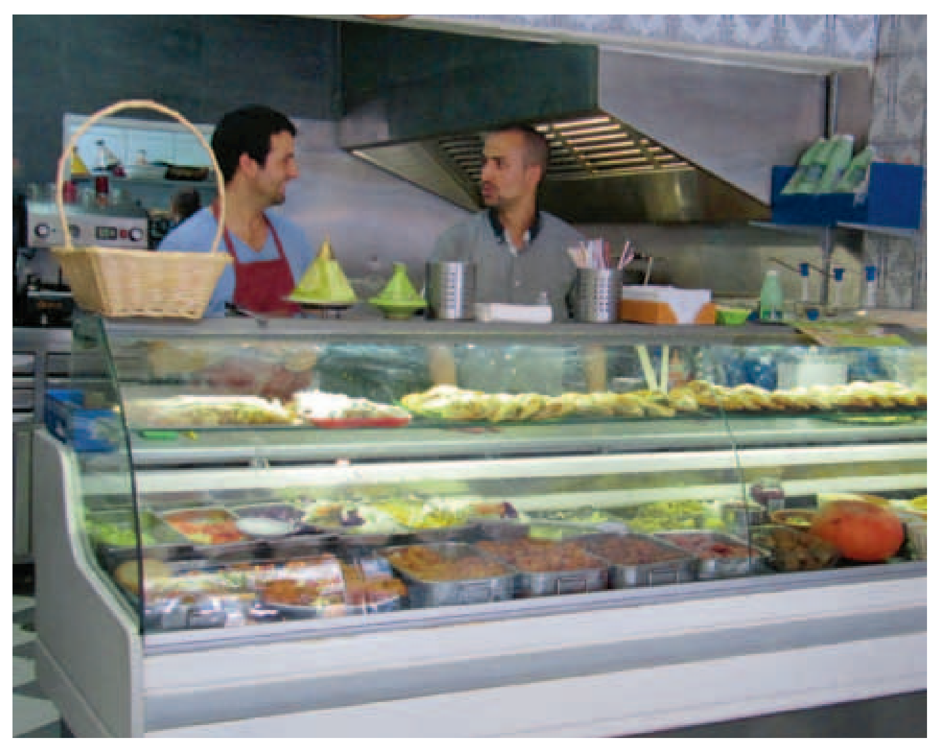
L'originalité de ce lieu ?

C'est à la fois un resto et un snack, pour répondre aux attentes du quartier, aux étudiants et aux personnes qui travaillent dans le coin. Il y a beaucoup d'artistes, des peintres, des musiciens… , qui viennent les midis et les soirs, aussi les entreprises. Nous voulons être ouvert, pouvoir discuter de toutes sortes de sujets, parler de la Ville de Meknès et de culture. Les gens qui viennent sont curieux et ont envie d'apprendre des choses sur le Maroc.

Une recette typique ?

La pastilla au poulet, une spécialité de Meknès pour les fêtes de mariage. Il faut de la viande de poulet, de l'oignon, de l'huile, des épices (secrètes et dont seuls les proches connaissent le juste dosage!), on frit séparément. Ensuite on mélange avec des œufs, des oignons, de la cannelle. On laisse sécher une nuit avant de mélanger le tout, de l'entourer de pâte feuilletée et de frire.

▼ Chez Aziz Meknès et ses saveurs sont à l'honneur





▲ Chez Parfait, c'est l'Afrique comme si vous y étiez

Parfait pour Au Vieux Mila, 28 rue de Moscou

Parlez-nous du lieu ?

On a ouvert en 2000. Clémentine Bala et moi tenions un snack-bar africain à Ixelles, à Matonge, où la situation se détériorait au niveau de la sécurité. Des amis nous ont parlé de cet espace. Au départ, c'était aussi un snack-bar avec une carte réduite et puis, progressivement, la demande se faisant, on a commencé à proposer des plats traditionnels camerounais et africains en général.

Quelques mots sur votre parcours…

Je suis arrivé en Belgique en 1998 et Clémentine en 2000. Au début, on ne connaissait personne ici. Il fallait faire son parcours dans la vie saint-gilloise, s'insérer pour ne pas rester entre Africains comme beaucoup le font. J'ai frappé à plein de portes, questionné les gens et comme « fouteux » (j'ai fait du foot au Cameroun et deux ans à Paris) je suis tombé des deux pieds dans l'Union saint-gilloise. On a vite été à l'aise dans cette commune où vivent beaucoup de communautés différentes. On participe, par exemple, de notre propre initiative, depuis 5 ans à la Fête de la Musique.

Quelles sont les spécialités maison ?

Ce sont des plats traditionnels mais adaptés, allégés par rapport à l'Afrique. La plupart sont à base de légumes (différentes sortes d'épinard), d'arachide et d'huile de palme. Il y a les plats en sauce : *moambe* et poulet arachide. Il y a les plats avec du végétal : le *Ndolé*, le plat national avec un légume amer, comme l'épinard, accompagné de viande ou de poisson. Il y a aussi les grillades. Les ailes de poulet marchent bien aussi, mais il n'y a ni entrée ni dessert au Cameroun hormis les fruits, juste un plat principal copieux, du genre « tu manges, tu dors ».

L'originalité de ce lieu ?

Certains plats sont des inventions pour répondre au goût des gens : les petits os, le ragoût de crevettes à la sauce tomate pour manger léger, le poulet au barbecue (au Cameroun on ne grille pas, les plats sont en sauce pour nourrir une grande famille et pas deux personnes ! C'est une autre réalité). Il y a le « poulet DG » pour directeur général, qui est une denrée chère au Cameroun, réservée à une certaine élite. Au début, on organisait des concerts de percussions africaines mais l'espace est trop petit. Ca pourrait revenir, genre un soliste et deux percussionnistes.

Une recette typique ?

Notre « poulet DG » : le poulet est blanchi, puis passé dans l'huile deux minutes et ensuite on fait mijoter. Parallèlement, on découpe des rondelles de banane et on les passe à la friture. On prépare les carottes, courgettes, poivrons et tomates. On fait mijoter environ 20 minutes à feu doux avec des épices africaines (secrètes… il manquera 10 % à la recette !), du sel, du poivre et du piment.

SAINT-GILLOISES

Eleni pour Kriti, place Bethléem

Parlez-nous du lieu ?

Il existe depuis 1998, avant c'était une friterie. C'était le premier restaurant dans le quartier. Progressivement les cafés sont devenus des restaurants. Les terrasses n'existent pas depuis longtemps, avant elles étaient temporaires et il fallait tout démonter chaque année.

Quelques mots sur votre parcours…

J'ai grandi en Belgique, toute ma famille est ici. Mon père est venu en 1962 pour travailler dans les mines à Charleroi. Quand elles ont fermé, on s'est installé en 1968 rue du Croissant à Forest. On a ouvert une épicerie grecque, puis un snack – friterie rue de Mérode. Dans les années 70-80, tout le quartier jusqu'à la Porte de Hal et Saint-Antoine était grec, avec des épiceries, des cafés, des restaurants. Il y avait bien 30 commerces grecs. Place Saint-Antoine, il y avait 2 – 3 Italiens mais surtout beaucoup de Grecs. En 1985, toute la famille est partie en Grèce et on est revenu en 1998. Entretemps les choses avaient changé.

L'originalité de ce lieu ?

C'est un projet familial et convivial. Je suis issue de la 2e génération. Depuis deux autres générations ont suivi, nos enfants et petits-enfants. Nos enfants et leurs conjoints travaillent au restaurent avec nous et on vit juste au-dessus. Le quartier c'est très important. Je m'y suis toujours investie : avec la fête de Noël, la fête du Printemps, avec les groupes de discussions de Bethléem 2000…

Quelles sont les spécialités maison ?

Les spécialités grecques mais pas comme en Grèce. C'est un peu adapté aux goûts d'ici, c'est moins gras : en Grèce les brochettes sont préparées avec des légumes et des épices et trempées dans l'huile, mais souvent les gens ici les préfèrent « nature ». Les fameux « petits os » ont été inventés à Bruxelles. Ce sont des morceaux que les bouchers jetaient. Une grand-mère les recevait et en donnait comme tapas gratuites, ensuite c'est devenu un plat. Tous les cafés faisaient ça avec une grille. C'est devenu un plat au restaurant le Bon Cœur d'abord, dont le premier était sur cette place, et les autres ont suivi.

Une recette typique ?

La *moussaka* : il faut frire des tranches d'aubergine et les égoutter, couper des tranches de pommes de terre, faire une béchamel à part et frire du haché avec des épices grecques. On met une rangée de pommes de terre, une d'aubergines, du haché avec un peu de sauce tomate et de fromage, à nouveau de l'aubergine, puis de la béchamel. On met au four après avoir bien tout égoutté. ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

▼ La terrasse du Kriti : farniente à Bethléem



Zilma pour Port Alegre, 13 rue de Moscou

Parlez-nous du lieu ?

Le restaurant est ouvert depuis mi-janvier 2011 mais, au départ, c'était uniquement pour des fêtes privées. A la mi-avril, j'ai pu ouvrir le restaurant de façon officielle. Rien que pour avoir toutes les autorisations nécessaires, cela m'a pris un an.

Quelques mots sur votre parcours…

Je vivais au Brésil, je suis arrivée en Belgique en ne pensant pas rester et maintenant cela fait 15 ans que je vis ici ! A la base nous étions 3 associés mais, faute de moyens, les 2 autres ont quitté. Pour continuer, j'ai vendu mon bien au Brésil pour me lancer. C'est devenu une grande aventure solitaire.

Vos impressions sur le quartier ?

J'aime beaucoup le quartier. Saint-Gilles est très vivante, il y a beaucoup de choses qui s'y font. Ici, le seul problème, c'est le trafic. Je trouve que la rue de Moscou devrait être piétonnière. Il y a beaucoup de restaurants et de terrasses et les voitures roulent vite. Avec le marché du Parvis, comme les autres rues sont fermées, beaucoup de gens prennent la rue en sens inverse et à toute vitesse, c'est dangereux.

Quelles sont les spécialités maison ?

La *feijoada*, un plat typique inventé par les esclaves que les Portugais et les Espagnols ont amené au Brésil. Moi, je le prépare avec de la viande fumée, car c'est ce qui est le plus proche de ce qu'on trouve au Brésil. Je la fais bouillir avec des haricots noirs et du laurier, de la coriandre, des oignons et de l'ail. C'est servi avec du riz blanc, des morceaux d'oranges, la *farofa* (préparation rissolée avec du chou vert coupé très fin, de la farine de manioc, du bacon, des œufs, des épices). C'est un plat très riche. Je cuisine pour mes clients comme pour moi, avec des légumes frais et des herbes fraîches, pas de conserves. Je propose aussi des plats végétariens, différents chaque jour.

Autres spécialités : les cocktails et la cachaça, maison eux aussi

La *cachaça* est une eau-de-vie brésilienne. Je la fait macérer avec des écorces, des racines, des graines, des épices, pendant 1 ou 2 mois. Je sais quelles vertus ont les plantes que j'ajoute. Pour que la boisson soit déstressante, détoxifiante, aphrodisiaque… Les cocktails sont à base de jus de fruits frais. Ma spécialité c'est la *kapeta*, qui donne un coup de fouet, car on y ajoute de la poudre de guarana dynamisante mais non stressante. On n'a pas besoin de stress, il y en a bien assez ici en Belgique ! Il faut se préserver, garder un équilibre. Il y a tant de plantes bonnes pour le corps et l'esprit. ■

Propos recueillis par Eva Septier de Rigny

▼ Chez Zilma, le Brésil est à Saint-Gilles



KONITZA ASBL À SAINT-GILLES : L'ALBANIE ET LE VIVRE ENSEMBLE SANS CLICHÉS

Depuis sa création il y a 3 ans, l'asbl Konitza nous fait découvrir les richesses souvent méconnues de la culture albanaise. Son équipe de bénévoles aide entre autres également les primo-arrivants. Dans le cadre du Parcours Diversité, elle a choisi d'interroger les a priori touchant les unions mixtes. Tour d'horizon avec Genti Metaj, animateur et co-fondateur de Konitza, pour évoquer ses activités et ses projets.



▲ Le spectacle de fin d'année de l'Atelier Théâtre

Pourquoi Konitza ?

A plusieurs, principalement d'origine albanaise ou albanais, mais aussi belges, français, anglais, espagnols, pour ne pas être entre soi, avoir une mixité et une ouverture d'emblée, nous voulions créer une association culturelle. C'est bien d'être entre Albanais, mais pas tout le temps si on veut s'ouvrir ! Chacun a à donner mais aussi à recevoir. A Bruxelles il y a plein de nationalités et de religions différentes, c'est une grande richesse. L'Albanie est fort méconnue et on véhicule beaucoup de clichés à son encontre.

Penser la société…

Nous organisons des colloques, des séminaires, souvent à la Maison des Cultures de Saint-Gilles. Nous avons reçu l'écrivain Ismaïl Kadaré pour parler de son œuvre et de l'intégration des Balkans dans l'Europe. L'Albanie est candidate, mais le pays sort d'une isolation de 60 ans et a besoin de temps pour se reconstruire. Pour le colloque « Au-delà de la vengeance » centré sur la vendetta qui existe encore dans certaines régions d'Europe, comme le nord de l'Albanie, même si elle est interdite, nous avons montré *« La Bessa de Luce Au-delà de la vengeance »* des réalisateurs italiens Nathalie Rossetti et Turi Finocchiaro. Ce film parle du pardon, de la réconciliation et de la parole comme résolution pacifique d'un conflit. Pour le 20e anniversaire de la chute du communisme en Albanie, nous avons invité à débattre l'ancien ambassadeur albanais en France, entré en fonction juste après la chute du mur, l'ambassadeur anglais de l'époque et un journaliste de la Libre. Evoquer l'histoire est important pour engager le futur à échelle de l'Europe.

Aider les primo-arrivants…

Nous développons un réseau administratif pour les primo-arrivants en général, pas pour les Albanais. Les besoins sont là : c'est la réalité des 143 nationalités vivant ici. Nous tenons une permanence une fois par semaine, principalement sur rendez-vous, vu les demandes. Petite Europe asbl à la chaussée de Forest nous prête des locaux. Nous écoutons, conseillons pour les demandes de régularisation, donnons des adresses pour les cours de français, orientons vers les structures de formation et d'information, aidons au niveau de l'équivalence des diplômes… A terme, on aimerait disposer d'un local bien à nous et pouvoir engager quelqu'un pour renforcer cet accueil.

Travailler aux valeurs est important pour vous ?

Promouvoir la citoyenneté active c'est vraiment essentiel ! Dire que la diversité des cultures, des philosophies et des nationalités est une richesse, c'est agir contre l'extrême droite. En Albanie il y a 3 religions officielles, catholique, orthodoxe, musulmane, toutes interdites pendant 50 ans. L' « albanéité » y est du coup plus importante que l'appartenance religieuse et il y a beaucoup de mariages mixtes, une cohabitation des religions sans difficulté : la religion reste à la maison. Pour le Parcours Diversité nous avons réalisé un film, partant du constat que s'agissant des mariages mixtes on parle de mariages blancs dans la presse. Un cliché s'est mis en place : recherche de papiers et puis divorce. On en oublie de parler de la richesse de ces unions. En creusant le sujet, en discutant avec des couples, nous avons entendu des histoires incroyables, d'amour, de mariage, avec enfants et maison : bref, de bonheur… Nous souhaitions donner la parole à ces couples pour parler des stéréotypes, évoquer la diversité humaine, sociale et culturelle, en allant au-delà des préjugés. Il n'y a pas de statistiques autres que celles des mariages blancs : rien sur les mariages mixtes heureux ! Dans l'association, nous avons la chance de compter parmi nous des metteurs en scène, caméramans et journalistes pour réaliser ce film, qui sera présenté dans le cadre de Parcours Disersité : ce sera « Le côté rose des mariages mixtes ».

▼ De gauche à droite : une des organisatrice de Passa Porta au centre-ville, Ismaïl Kadaré et Genti Metaj



D'autres activités, aussi pour les enfants…

Comme l'année scolaire passée à la Maison des Cultures, vu le succès rencontré, nous allons continuer l'atelier théâtre pour les enfants de 8 – 12 ans de familles à revenus modestes, avec un animateur et metteur en scène professionnel et un spectacle avant les vacances d'été. Nous aimerions aussi proposer tout au long de l'année, avec l'aide d'un enseignant retraité, des cours de néerlandais pour adultes débutants qui seraient gratuits. Parmi les dates à retenir : le 4 décembre, nous accueillons une association albano-française basée à Paris. ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

Plus d'infos: www.konitza.eu

«QUAND ON CHERCHE, ON TROUVE !»: DU THÉÂTRE-ACTION AU CPAS DE SAINT-GILLES

Un atelier théâtre s'est tenu pendant six mois avec des usagers du CPAS, dans le but de mettre sur pied une création collective à présenter au public. Le collectif de théâtre-action Libertalia a insufflé au groupe ainsi nouvellement constitué des outils pour prendre la parole et s'exprimer, seul ou collectivement, devant les autres. Les comédiennes et animatrices Carine Dubois et Pauline Brouyaux nous font part de cette récente expérience saint-gilloise, riche en vécu à maints égards.



▲ Lors d'un atelier : ensemble pour dépasser les solitudes

Au commencement : vaincre ses peurs et oser...

Le projet a débuté le 13 janvier 2011 et on se voyait chaque jeudi pendant 3 heures. Côté encadrement, nous étions quatre en alternance, Carine, Pauline, Julie et Patrick, qui s'est centré en fin de projet sur la mise en scène. Un groupe d'une dizaine de personnes, baptisé le groupe des « jeux dits », s'est constitué. Les premières séances ont été consacrées à des exercices de prise de contact ludiques, à des jeux favorisant la confiance dans le groupe et sa construction. Aussi à dépasser la peur, à se regarder, à interagir et à monter sur scène. Ensuite on a travaillé l'improvisation, autour de thématiques ou sans, et cherché ce qui pourrait être une préoccupation commune à raconter sur scène. Un thème a émergé au travers des images qu'ils nous ont renvoyé : l'importance de la solitude, mais avec la volonté que ce ne soit pas triste et que la pièce se termine par une grande fête, où tous se solidarisent et dépassent leur propre solitude.

Quels téméraires enthousiastes ont-ils pris part à l'aventure ?

Ils sont neuf sur scène, en plus d'un dixième qui joue l'employé, celui qui les calme et les rassure et avec lesquels des liens se tissent petit à petit. Le groupe est vraiment multiple sur le plan culturel[1] avec différentes origines – belge, bulgare, algérienne, française, portugaise, espagnole, grecque, togolaise... – et chacun, à un moment de la pièce, parle sa langue. Les âges sont variés aussi, de 23 à 74 ans. Certains se connaissaient via le comité culturel du CPAS, mais pas tous, et un groupe solidaire s'est construit. Peu avant la représentation, ils se sont même spontanément réunis sans nous pour répéter. Certains parmi eux se sont découvert une fibre artistique.

«Aujourd'hui on ne peut plus penser culture et théâtre en occultant la réalité sociale»

Pourquoi ce titre « Quand on cherche, on trouve ! » ?

Tout se passe au bureau des objets trouvés (ou des objets perdus !). Chacun vient demander ce qui lui importe le plus et qui a disparu, un être cher, un objet, un symbole. Pour l'un il s'agit d'un chat, son seul lien affectif, pour un autre un masque qui le rendait visible aux autres, ou encore un caddie, le livre de Roméo et Juliette, symbolisant l'amour perdu, une perruque exprimant la difficile question de l'identité sexuée et de la différence, si mal perçue au pays... Egalement un poème sur la dictature au Portugal, un miroir pour l'image de soi, l'argent (sans lui, pas d'amis !), la clé d'une valise perdue et, avec elle, la mémoire, les saveurs et les odeurs du pays d'origine. Le dixième personnage est, lui aussi, à la recherche de quelque chose qu'il veut récupérer : sa sortie de secours. La clef est finalement retrouvée, une fête est organisée autour de la valise et le dixième personnage trouve sa sortie de secours en se joignant aux neuf autres personnages.

Et puis, il y a eu le grand jour et d'autres sont à venir...

La petite troupe a pu jouer au Magic Land Théâtre devant un public ami, ensuite le 21 août à l'occasion du Festival Nomade au Théâtre du Parc. Deux dates sont encore prévues, dont le 25 novembre à la Maison du Livre, dans le cadre du Parcours Diversité. Il y a l'idée de faire un échange avec la pièce de théâtre-action menée par le CPAS de Gembloux et de voir aussi avec d'autres troupes. Il y a une écriture, une mise en scène, des textes, mais pas de par cœur dans cette pièce. Les choses sont vivantes, mouvantes, il y a de l'improvisation, rien n'est récité. C'est ce qui touche le public. Le fait qu'ils jouent chacun un personnage leur permet de prendre de la distance et de se protéger, de relativiser, d'avoir du recul et de voir plus clair ensuite pour eux-mêmes. L'improvisation oblige d'être à l'écoute, d'être attentif aux autres, de vivre à fond l'expérience collective. En final de la pièce, tous regardent le futur au devant d'eux et la peur s'est dissipée. ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

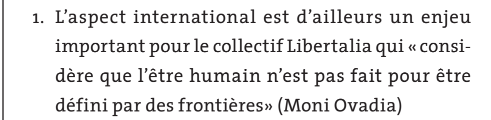
Collectif Libertalia :
www.collectif-libertalia.be

Service culture du CPAS :
Tél. : 02/600 54 16
culture@cpasstgilles.irisnet.be

Représentation exceptionnelle
le 25 novembre à 18h à la Maison du Livre
Tél. : 02/543 12 20

▼ Répétition de la troupe des « jeux-dits »





1. L'aspect international est d'ailleurs un enjeu important pour le collectif Libertalia qui « considère que l'être humain n'est pas fait pour être défini par des frontières» (Moni Ovadia)

UNE TOUR DE BAMBOUS À SAINT-GILLES : EXPRESSIONS D'HABITANTS AVEC GLOBE AROMA

Pendant deux mois cet été, Frank et Roel Kerkhofs ont aidé les habitants de la placette formée par le croisement de la rue de la Perche, de la rue Guillaume Tell et de la chaussée de Forest à construire une structure géante, composée de bambous entrecroisés. Frank est architecte et a déjà utilisé ce matériau, léger mais résistant, pour des projets collectifs en Equateur où il a construit et rénové des bâtiments avec les villageois. Son frère Roel est un artiste engagé notamment par rapport aux sans-papiers, responsable des ateliers de sculpture et d'art expérimental à Sint-Lukas à Gand. Tous deux sont actifs depuis plusieurs années pour Globe Aroma au centre-ville. Rencontre.

De quoi s'agit-il ?

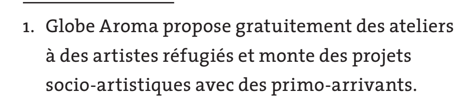
De réaliser un monument avec les habitants et avec les enfants du quartier, pour avoir un autre regard sur cette petite place. Nous étions là chaque jour, toute la journée, on parlait avec les gens pour les motiver à participer et on aidait chacun en montrant comment faire. La construction a grandi progressivement jusqu'au 30 septembre, avant d'être démontée. C'était une construction volontairement vide de sens, pour que celui-ci soit donné par les habitants eux-mêmes. Ce sont des « mingas » comme on dit en Equateur, c'est le nom que l'on donne là-bas au travail collectif qui répond aux besoins communs à la population. Il faut du temps, de la patience et avoir confiance que, en réponse à l'énergie qui aura été donnée, les gens vont participer. Au début dans les cafés du quartier on se disait, que font-ils là ? Mais cela a changé avec notre implication quotidienne qui a sollicité l'attention des habitants et des passants de cette placette, où plusieurs rues de Saint-Gilles se rejoignent.

Pourquoi cette placette assez invisible en fait, proche de la piscine communale ?

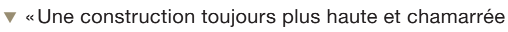
Elle existe depuis environ dix ans, avant c'était un carrefour. Les habitants craignent les motos qui la traversent à vive allure. On y rencontre une importante mixité, des commerces de quartier, mais pas de liens entre les gens. Si on demande à chacun ce qu'on devrait faire de cette placette on aura des avis différents, chacun aura une solution. Le projet consistait en modules, que nous appelons des « pierres », et qui sont composés de 4 cadres, tous signés par ceux qui les ont réalisés. On pouvait les construire sur place ou chez soi avec un plan. Beaucoup d'enfants et aussi des adultes en ont fait, également des personnes séjournant au Petit Château, avec lequel Globe Aroma est fort en contact.[1]

D'où vient cette idée d'investir un espace public avec un projet collectif ?

Il a démarré il y a un an, par rapport a un travail de réflexion sur les sculptures publiques à Bruxelles. On avait par exemple proposé de compléter des carnets montrant les socles des monuments tous seuls, pour que chacun y mette ce qu'il voulait. Une personne au Petit Château avait choisi de dessiner un soleil au-dessus d'un socle, car « il brille pour tout le monde ». Cette placette convenait bien pour développer la suite du projet : c'est comme un petit village avec sa wasserette, ses commerces portugais, espagnols etc., aussi le collectif de santé La Perche. Elle n'est pas réservée à un seul public. La notion de monument restait centrale. Pendant l'été, un après-midi a été organisé avec les habitants du quartier et d'autres personnes intéressées pour voir, avec un guide spécialisé, les monuments de la place Royale, de la place Anneessens et d'autres lieux, et interroger leur signification, en lien avec la construction du pays : ce sont des édifices érigés par l'Etat pour donner une identité aux gens.


1. Globe Aroma propose gratuitement des ateliers à des artistes réfugiés et monte des projets socio-artistiques avec des primo-arrivants.


▲ Avec Globe Aroma tout le quartier s'anime


▼ «Une construction toujours plus haute et chamarrée



Quelles finalités attendiez-vous pour la placette ?

Qu'allait-il resté une fois cet échafaudage de bambous retiré ? Cette placette n'a pas de nom officiel, ce qui est symptomatique. Elle est connue comme la placette du bateau. Personne ne semble savoir qui a mis le petit panneau bleu « Place de la Comida » jouxtant un immeuble de coin. Il n'est pas officiel et on ignore qui a choisi cette appellation et l'a mis là. L'idée n'était pas de la réaménager – cela se fera plus tard, puisqu'elle fait partie d'un contrat de quartier –, ni de résoudre un quelconque problème. C'est un projet artistique qui tient compte du contexte urbain et social du quartier et est volontairement réalisé avec les habitants. Nous pensons que ce qui est fait collectivement est plus important que l'idée du « beau », qui est subjective. Par contre, la participation est importante pour favoriser l'appropriation de ce non-lieu par ses usagers. L'utopie était que, une fois la construction enlevée, cela laisserait la place à de nouvelles initiatives portées par les habitants eux-mêmes. ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

Globe Aroma
16 rue des Alexiens – 1000 Bruxelles
Tél. : 02/511 21 10 – www.globearoma.be
Blog de cette action : http://propositionspourunmonument.blogspot.com

ZINNEKE PARADE 2012 : ET OUI, MAI EST À NOS PORTES !

Qui ne connaît l'événement bisannuel, haut en couleurs, dont la première eut lieu en 2000 dans les rues bigarrées de Bruxelles ? C'est la Zinneke Parade, pardi ! Le thème pour le 19 mai 2012 est d'ores et déjà lancé et les ateliers vont commencer à préparer les festivités. Générations et origines s'y mêleront joyeusement. Enfants, ados et adultes sont attendus pour y prendre part, partager découvertes, passions et expériences pendant plusieurs mois, en divers ateliers préparatoires animés par des artistes. En serez-vous ? Premier état des lieux avec Charlotte Launoy, en charge des relations avec les associations à Saint-Gilles pour le Centre culturel Jacques Franck, où durant l'été on pouvait d'ailleurs voir des photographies, dessins, chars et costumes des zinnodes de Saint-Gilles et d'Etterbeek 2010.



▲ Le thème pour 2012 est le désordre © Christophe Wullus

De premiers rendez-vous avec les acteurs de terrain…

Le thème pour 2012 est le désordre. Il est donné sans autres explications, pour le laisser complètement libre d'interprétation. Au niveau de Saint-Gilles, des plateformes d'information et de premières réunions avec les partenaires intéressés ont déjà été organisées avant l'été. Parmi les associations saint-gilloises tentées par l'aventure, il y a l'Abed (l'association Belgique – Djibouti), Cultuurbeleid, Selofan, le CEMôme, Immigr'arte (une structure brésilienne qui donne des cours d'expression corporelle au Pianofabriek), le Centre Hellénique, Sciences en Mains (une association mêlant sciences, arts et sports dans ses activités et qui propose aussi du soutien scolaire), les Ateliers citoyens, le service culture du CPAS, le Bazar, L'Orée (centre de jour à Uccle) et Percutattoo (qui travaille les percussions, la voix et le chant). Les ateliers proprement dits n'ont pas encore commencé. En septembre, les structures ainsi que les artistes intéressés sur Saint-Gilles se sont réunis pour discuter ensemble du projet artistique, avant de mettre sur pied les ateliers de la Zinnode.

Entrées en scène des artistes et des coordinateurs…

Les artistes qui souhaitent prendre part au projet ont été invités à contacter les coordinateurs artistiques de la Zinneke, Tristan et Olivier, via le site de la Zinneke Parade. Dans la structure Zinneke, en plus des deux coordinateurs artistiques, il y a quatre suiveurs de projets qui sont répartis par zones. Alexandre est la personne-clé pour Saint-Gilles au niveau des questions organisationnelles. En plus, dans chaque Zinnode il y a aussi des coordinateurs artistiques et des suiveurs de projets. Cette année, Charlotte Marembert et Zoé Tabourdiot se sont proposées pour la coordination artistique de la Zinnode saint-gilloise. Tandis que la coordination administrative et logistique sera prise en charge par Aïsha de la Maison de Jeunes Le Bazar et moi-même, avec l'aide des différents partenaires.

Dixit Wikipédia, le mot *Zinneke* « désigne en bruxellois à la fois la *Zinneke* [la *Petite Senne* ou la *Sennette*], le canal [ou coupure] qui depuis 1561 contournait Bruxelles par Kureghem [Anderlecht] et Molenbeek pour éviter des inondations, et un chien bâtard qui parfois terminait son existence dans la *Zinneke*. » Tandis que les *zinnekes* sont les habitants de Bruxelles avec leur « diversité de langues, de cultures, d'origines, de couleurs, de problèmes et de solutions ».

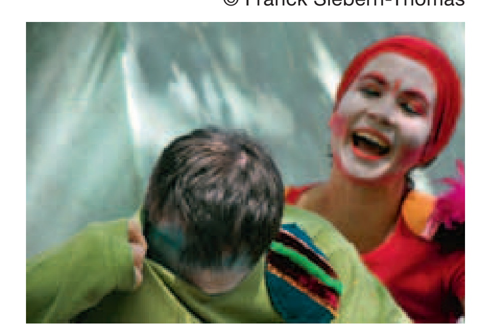
Des ateliers ouverts à tous…

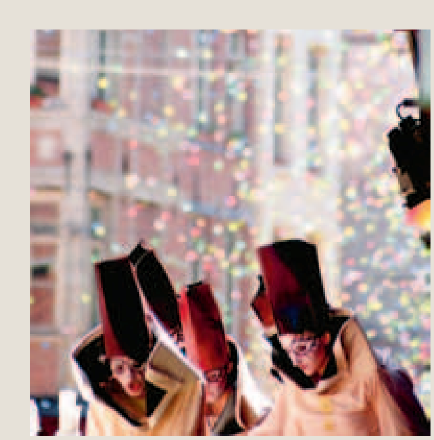
Les ateliers sont gratuits, accessibles à toutes les générations sans aucun prérequis : c'est de la création participative, on crée avec ce que chacun peut apporter au projet, et on met l'accent sur l'apprentissage de nouvelles techniques artistiques. Les ateliers commenceront entre les mois d'octobre et janvier et les répétitions générales auront lieu en avril. Le 4 mai, la Zinnode inaugurera Parcours d'Artistes en soirée, avec une soumonce en costumes, question de s'échauffer avant la grande parade en ville. Si on fait le bilan des précédentes parades, on voit qu'il s'agit d'un long processus créatif collectif très positif. Les ateliers ont lieu généralement une fois semaine maximum, parfois seulement toutes les deux à trois semaines et tout s'y construit ensemble. Cela crée des liens à tous niveaux, aussi pour nous, avec nos partenaires au niveau de la commune. Avec la Zinneke, on construit et renforce un réseau local, en restant ouvert aux associations qui ne sont pas sur Saint-Gilles. Ça crée du lien, avec les associations, les habitants et les artistes. Et cela favorise la valorisation individuelle et collective. Le jour j, tout le monde a le trac, mais quelle ambiance ! ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

Pour les personnes intéressées à proposer un atelier : contactez la Zinneke – www.zinneke.org
Pour le public saint-gillois : contactez Charlotte Launoy du Centre culturel Jacques Franck – charlotte.launoy@lejacquesfranck.be ou Aïsha de la MJ Le Bazar – lebazar@netcourrier.com

▼ Zinnode d'Etterbeek – Parade 2010. © Franck Siebern-Thomas





▲ Zinnode de Saint-Gilles – échassiers, Parade 2010 © Nancy Hulboj

L'ORIGINE DE LA ZINNEKE PARADE

Avec la Marche Blanche, protestation pacifique de quelque 650.000 personnes à Bruxelles en octobre 1996 face à l'Affaire Dutroux, Mirko Popovitch, alors directeur du Centre culturel La Vénerie à Watermael-Boisfort, avait été frappé qu'une manifestation de pareille ampleur ait pu être organisée par des parents sans l'aide de structures syndicales, associatives, civiles et culturelles. Il a invité plusieurs personnes dont Marcel De Munnynck, directeur du centre culturel Jacques Franck jusqu'en 1997 et investi ensuite dans Bruxelles 2000, son successeur au Jacques Franck, Thierry Van Campenhout, également Philippe Grombeer des Halles de Schaerbeeck et quelques autres à réagir à la Marche Blanche. L'idée privilégiée : créer une marche multicolore basée, en amont, sur de la création artistique collective durant plusieurs mois ; une parade où tout le monde se mélangerait et dont la première aurait lieu dans le cadre de Bruxelles 2000. La Zinneke Parade était née.

EN BREF

Un atelier pour s'orienter

A partir du 2 novembre, la Mission Locale pour l'Emploi organise un nouvel atelier d'orientation professionnelle.

Ces ateliers s'adressent aux demandeurs d'emploi peu qualifiés qui souhaitent clarifier leurs objectifs professionnels, développer leur motivation et renforcer leur confiance. Ils s'organisent en groupes d'une douzaine de personnes et durent 8 semaines, dont une semaine de stage en entreprise.

Programme
Faire le point sur votre parcours de vie professionnelle, mieux vous connaître (vos réelles capacités et motivations),

Mieux connaître le marché de l'emploi et des formations,

Découvrir différents métiers possibles (visites d'entreprises, contacts avec des professionnels, documentation…),

Choisir un métier d'avenir réaliste,

Développer votre capacité à communiquer de façon efficace,

Chercher et trouver un lieu de stage,

Effectuer un stage en entreprise, découvrir le métier choisi dans un contexte professionnel concret,

Déterminer les étapes pour atteindre votre objectif professionnel (choix d'une formation, recherche d'un emploi…).

Conditions d'admission
Être demandeur d'emploi,
âgé d'au moins 18 ans,
Ne pas avoir le certificat de l'enseignement secondaire supérieur de plein exercice (CESS),
Comprendre et s'exprimer en français (oral et écrit),
Etre disponible à temps plein.

Info :
Mission Locale de Saint-Gilles
255/2 chaussée de Waterloo
1060 Bruxelles
Tél. : 02/542 63 21



LA MISSION LOCALE POUR L'EMPLOI S'ADRESSE AUSSI AUX EMPLOYEURS

SES SERVICES SONT MULTIPLES ET ENTIÈREMENT GRATUITS

Depuis plus de 20 ans, la Mission Locale de Saint-Gilles agit pour l'insertion socioprofessionnelle des demandeurs d'emploi. Elle les accompagne tout au long de leur parcours d'insertion, individuellement ou en groupe, via des ateliers et diverses formations. Depuis 2008, l'ordonnance relative au soutien des Mission locales de la Région bruxelloise leur confère une mission spécifique de prospection auprès des entreprises. Notre service de relations aux employeurs s'est donné pour objectif d'informer, de soutenir et de répondre efficacement aux besoins des entreprises qui désirent engager. Un nouveau service d'intérêt public entièrement gratuit… Alors, pourquoi ne pas en profiter ?

De nombreux candidats aux profils variés

La Mission Locale est en contact permanent avec de nombreux demandeurs d'emploi. Si vous recherchez du personnel pour votre entreprise, notre service peut vous accompagner dans votre recrutement.

Tout d'abord, la Mission Locale peut constituer un moyen efficace pour diffuser vos offres d'emploi. Il vous suffit de nous les communiquer vous profiterez ainsi de nos contacts directs avec les chercheurs d'emploi. La Mission Locale reçoit aussi de nombreux jeunes à la recherche de jobs d'étudiant. N'hésitez donc pas à nous contacter pour ce type d'offre également.

Nous vous proposons ensuite une aide pour la présélection de candidats motivés répondant à vos attentes sur le plan professionnel, mais aussi en matière d'aide à l'embauche qu'ils peuvent générer (Plan ACTIVA, WIN-WIN,…). Nous disposons à cette fin d'une base de données des chercheurs d'emploi, sans cesse mise à jour, reprenant de nombreux profils susceptibles de vous intéresser.

Besoin de nouvelles qualifications ?

Vous peinez à trouver du personnel car votre entreprise recherche des personnes aux qualifications spécifiques à votre métier. Dans ce cas, la Mission Locale peut également vous être très utile. Nous organisons, avec divers partenaires, des formations sur mesure visant à répondre aux besoins spécifiques des employeurs. Ces formations dites « innovantes » associent les employeurs à l'élaboration et la mise en place du programme de cours. Par exemple, nous démarrons actuellement une formation relative aux techniques de l'éco construction en partenariat avec des écoles de promotion sociale, cela dans le but de répondre à un besoin de main d'œuvre qualifiée dans ce nouveau secteur.



▲ Le service de relations aux employeurs présent lors de la journée entreprendre à Saint-Gilles

Bénéficier des aides à l'emploi

Engager du personnel en recherche d'emploi peut s'avérer intéressant pour les employeurs. En effet, de nombreux plans permettent d'embaucher des chercheurs d'emploi à des conditions financièrement avantageuses. Ces plans sont multiples (ACTIVA, WIN WIN, contrats d'apprentissage, travail des étudiants, intérim social…). L'intervention de l'Etat peut prendre plusieurs formes : primes à l'embauche, réduction de cotisation patronales de sécurité sociale, allocation de chômage activée (payée au travailleur et déductible du salaire à payer par l'employeur), subvention pour la formation des travailleurs ou l'adaptation des postes de travail, etc. Pour vous aider à vous y retrouver, notre service de relation aux employeurs se tient à votre disposition pour tous renseignements concernant ces primes.

Vous pouvez aussi les découvrir en surfant sur le site www.autravail.be

Des résultats encourageants

Au cours du premier trimestre de cette année, le service de relations aux entreprises a prospecté de nombreux employeurs et collecté ainsi des offres pour plus de 60 postes à pourvoir. Le travail de présélection et de coaching a permis de présenter les cv de 68 candidats pour ces postes. Parmi ces demandeurs d'emplois, dix d'entre eux ont pu signer un contrat de travail chez les employeurs prospectés et quatre autres ont trouvé un travail chez d'autres employeurs. Un résultat encourageant compte tenu du niveau de qualification des personnes, de la concurrence sur le marché de l'emploi et entre les nombreux services de placements.

Nos services sont gratuits. Vous pouvez, nous téléphoner au 02/542 63 25. Un consultant se rendra chez vous pour évaluer vos besoins en personnel et définir le(s) profil(s) à engager, ainsi que les aides à l'embauche que vous pourriez obtenir. Vous pouvez aussi nous communiquer directement vos offres par e-mail : Nadia Nejar (n.nejar@mlsg.irisnet.be) ou par fax : 02/542 63 30 ■

Philippe Giot

«TOUJOURS PLUS HAUT» AVEC LE FONDS SOCIAL EUROPÉEN

Créé lors du Traité de Rome en 1957, instituant la Communauté Economique Européenne, le Fonds Social Européen est un instrument de la politique du marché de l'emploi. A l'époque, il visait à encourager la mobilité géographique et professionnelle des travailleurs au sein de l'Union Européenne. Les subventions accordées par le FSE aux Etats membres sont utilisées pour lutter contre le chômage et favoriser la réinsertion professionnelle. Aujourd'hui, le FSE s'attèle toujours à améliorer les possibilités d'emploi dans l'Union Européenne, conformément aux objectifs de la « stratégie de Lisbonne » énoncés en 2000.



Une affiche de la campagne « Toujours plus haut » ▸ Les bénéficiaires des fonds s'envolent sous l'impulsion de ceux-ci…

La stratégie et le budget du FSE sont négociés et décidés entre les États membres de l'UE, le Parlement européen et la Commission européenne. Dans le cadre de ces négociations, des programmes opérationnels d'une durée actuelle de sept ans sont planifiés par les États membres conjointement avec la Commission européenne. Les aides communautaires sont accordées selon le principe du cofinancement. Cela signifie que toute action soutenue par le FSE doit l'être également par des financements publics de l'Etat-membre. Entre 2000 et 2006, le FSE a alloué, pour la Belgique francophone, 586 millions d'euros et environ 80 milliards d'euros à l'ensemble des 27 Etats membres. Le nouveau budget pour la programmation 2007 à 2013 s'élève à environ 75 milliards d'euros pour les 27 Etats membres[1].

Favoriser l'inclusion sociale

En Wallonie et à Bruxelles, c'est l'agence fonds social européen (www.fse.be) qui gère les aides européennes en matière de développement des ressources humaines. Pour la programmation 2007-2013, l'agence s'est notamment fixé comme axe prioritaire l'inclusion sociale. Il s'agit d'intervenir en faveur des chômeurs de longue durée, des personnes handicapées, des personnes précarisées et des personnes d'origine étrangère. Pour cela, l'agence soutien la mise en place d'actions d'accompagnement et de formation des demandeurs d'emploi, ainsi que des actions de promotion de l'égalité des chances entre hommes et femmes, et de lutte contre les discriminations.

Le Fonds Social et la COCOF investissent aussi dans votre Mission Locale

C'est pour répondre à cet objectif d'inclusion sociale que la Mission Locale de Saint-Gilles, tout comme d'autres associations de votre commune, a pu bénéficier de l'appui conjoint du FSE et de la COCOF. Cette dernière est le pouvoir public qui gère notamment les actions d'insertion socioprofessionnelle en région bruxelloise, elle intervient selon le principe du cofinancement aux côtés du FSE. Le soutien financier nous permet ainsi de mettre en place depuis plusieurs années des « ateliers de détermination » pour aider les demandeurs d'emploi à se réorienter et des « formations innovantes » dans le domaine des *Nouvelles Technologies de L'Information et de la Communication*, qui est un nouveau créneau dans lequel des demandeurs d'emploi peuvent se former en vue de leur réinsertion sur le marché de l'emploi.

Pour en savoir plus sur les projets soutenus…

On se demande parfois à quoi sert l'Europe et ce qu'elle peut faire pour nous. Pour répondre à cette question, l'agence FSE a lancé une campagne de communication visant à mieux faire connaître la dynamique de ces investissements et leur impact sur la vie quotidienne de chacun. A travers des spots télévisés et radiophoniques, des affiches et un site internet (www.plus-haut.be), l'agence vous suggère de découvrir comment la Wallonie et Bruxelles bénéficient du soutien de l'Europe pour créer et mettre en œuvre plus de 1.100 projets d'avenir pour tous. Sur le site, grâce à un moteur de recherche, vous pourrez découvrir ce qui se fait dans votre région selon les thématiques développées : revitalisation urbaine, culture, formation, etc. Il propose également une « Web TV » qui vous permet d'accéder à de courtes vidéos de présentation des divers projets. La campagne s'adresse aux citoyens, mais aussi aux porteurs de projets qui sont invités à enrichir le site internet des vidéos et images des activités qu'ils développent avec le soutien de l'Europe. ■

Philippe Giot

Pour en savoir plus :
www.fse.be
www.plushaut.be

1. Source : http://www.fse.be/le-fse/fonctionnement

EN BREF

Le bureau de l'ONEM de Bruxelles a déménagé

Il sera dorénavant situé 4 place Marcel Broodthaers (du côté de l'avenue Fonsny) et donc proche de l'antenne locale d'ACTIRIS (rue de Mérode 143).

4e Rencontre du secteur de la cohésion sociale

Le CBAI dans le cadre de ses missions de Centre régional d'appui à la politique de cohésion sociale, organise la 4e rencontre du secteur de la cohésion sociale à Bruxelles. Cette édition aura lieu le **mardi 15 novembre 2011 aux Halles de Schaerbeek.** Elle sera consacrée à l'étude de deux modèles distincts de justice sociale (les places et les chances), lesquels seront mis à l'épreuve des pratiques de terrain par les associations soutenues dans le cadre du décret.

Les politiques publiques actuelles recourent de plus en plus au modèle des chances pour justifier la mise en œuvre d'actions dédiées au renforcement des capacités individuelles des personnes. Ce faisant, elles invitent les associations à s'inscrire dans le cadre d'une visée politique qui prend acte du caractère indubitablement concurrentiel de la réalité sociale et économique. Comment les acteurs associatifs se situent-ils au regard de cette perspective et quels sont ses effets sur l'identité professionnelle des travailleurs sociaux?

Lors de cette rencontre, après l'ouverture par Bruno Vinikas, Président du CBAI et Charles Picqué, l'équipe du CRAcs exposera les principaux enseignements de son rapport annuel consacré à la transition du premier au second quinquennat. Ensuite, il introduira la thématique de la journée en l'articulant avec les priorités du décret relatif à la cohésion sociale, portant sur le soutien scolaire et l'accueil et l'accompagnement des primo-arrivants. En deuxième partie, des approches théoriques seront présentées et partagées par Edouard Delruelle, professeur de philosophie à l'ULG et directeur adjoint du Centre pour l'Egalité des Chances et la Lutte contre le Racisme, et Eric Mangez, professeur de sociologie à l'UCL. Abraham Franssens, sociologue, professeur aux FUSL, interviendra tout au long de la journée. En après-midi, lors de deux ateliers, des acteurs associatifs viendront enrichir par leurs témoignages ce temps de réflexion en lien avec les actions développées dans le secteur de la cohésion sociale à Bruxelles.

Inscriptions:
maite.dehemptinne@cbai.be

EN BREF

Focus sur l'Antenne Jeunes

La Commune de Saint-Gilles réserve à la jeunesse un espace au cœur du quartier Bethléem: l'Antenne Jeunes. Depuis 2009, cette structure de proximité s'est implantée dans le quartier Bethléem où la jeunesse y est bien présente. La politique de proximité du Service de la Jeunesse propose des lieux d'accueil et de soutien différencié en fonction de la diversité des besoins et des demandes des jeunes.

Ecoute et orientation des jeunes
Après leur scolarité, beaucoup de jeunes rencontrent des difficultés dans leurs démarches: recherche d'emploi, droits sociaux, recherche de logement…
A Saint-Gilles, les institutions et organismes de jeunesse sont nombreux. Plutôt que de rajouter une structure, l'objectif visé est de faciliter la collaboration entre institutions et surtout l'accès direct des jeunes à ces institutions.



Autonomie et implication des jeunes dans la vie citoyenne
Des jeunes ont des projets individuels ou collectifs qui leur tiennent à cœur. Nous les accompagnons dans leur réalisation, ce qui participe à l'émancipation (autonomie, prise de responsabilité, ouverture à d'autres horizons…).
Depuis 2010, le service de la jeunesse octroie une subvention aux personnes physiques sous conditions d'un règlement de subvention.

Soutien et collaboration avec les organisations de jeunesse
L'antenne héberge différentes organisations actives dans le domaine de la jeunesse, pour favoriser une dynamique partenariale, associant étroitement les parents, les associations et les écoles. Cette riche transversalité permet d'envisager des alternatives aux difficultés rencontrées par les jeunes.

Une seule porte d'entrée pour tous
Depuis 2010, le mur intérieur mitoyen entre l'Antenne et La Cité des Jeunes asbl a été supprimé, pour faciliter le passage des jeunes d'une structure à l'autre.
Plus qu'un rapprochement physique entre ces deux entités, il s'agit d'une jonction pour élaborer ensemble un projet répondant aux besoins des jeunes.

Naïma Amara
Responsable de l'Antenne Jeunes
Service communal de la Jeunesse

L'AMÉNAGEMENT ESTIVAL DE LA PLACE BETHLÉEM : IMPLICATION D'HABITANTS, DE JEUNES ET D'ASSOCIATIONS

Durant l'été et pour la 3e année consécutive, la place Bethléem s'est transformée en un lieu d'amusement pour les enfants et de divertissement et de détente pour les plus grands. A la veille des vacances, ce projet d'aménagement s'est réalisé en partenariat avec la Cité des Jeunes asbl, le collectif Bouillon Kube et des habitants du quartier.



▲ Un carrousel pour enchanter les petits



▲ Le 24 juin, c'était la fête place Bethléem

Ce projet s'est déroulé en deux temps: le 21 juin était consacré à l'installation et aux plantations avec les partenaires, les jeunes et les habitants du quartier. Le 24 juin fut une vraie journée festive: carrousel, jeux, château gonflable et spectacles de cirque. C'est dans une dynamique participative et de convivialité que le Service de la Jeunesse tente d'impliquer les jeunes, les habitants et les organisations de jeunesse au projet. La participation de la Cité des Jeunes asbl s'est traduite par la fabrication de bacs à fleurs et de bancs. Le collectif d'artistes Bouillon Kube s'est mis à l'ouvrage en fabriquant une structure baldaquin en bois contenant un brumisateur. Placé près des bacs à sable, celui-ci pouvait rafraîchir les enfants en cas de grosses chaleurs. Tous ces aménagements temporaires ont nécessité un entretien et une surveillance quotidienne. Nous tenons à souligner et remercier la participation de jeunes et d'habitants du quartier pour leurs diverses contributions et leur bienveillance à l'égard du projet.

Impressions de la Cité des Jeunes asbl

Vous vous êtes impliqués dans ce projet. Quelle a été votre contribution?

Réponse d'Abdelkader Ayoub, animateur responsable du pôle développement durable.

D'une part, la conception et la réalisation de deux bancs fleuris ainsi qu'une dizaine de bacs à fleurs garnissant les grilles qui entourent la place. Et d'autre part, nous avons veillé à créer du lien entre les différentes personnes présentes sur la place lors des installations. Et tout cela en impliquant les jeunes de la Cité des Jeunes asbl. Les matériaux utilisés sont à 90 % issus du recyclage, par la récupération de palettes et leur transformation en bancs et en bacs à fleurs. Notre intervention consolide notre volonté de multiplier les initiatives qui mettent en adéquation les énergies positives des jeunes, des habitants et des pouvoirs communaux.

Impressions d'un habitant participatif

Que pensez-vous du projet et qu'apporte-t-il selon vous au quartier?

Réponse de Monsieur Bouzid, bénévole au niveau de la bienveillance de l'aménagement pour ce projet estival

Du bien pour les enfants. Leurs mamans sont très contentes. Elles aimeraient que les installations restent sur la place plus longtemps, c'est-à-dire jusqu'à fin septembre. Durant l'été, j'ai été interpellé de nombreuses fois par des habitants. Nous discutions de cet aménagement et on m'a souvent dit qu'il était apprécié et que ça serait bien que ça se fasse chaque année et plus longtemps. Il y a beaucoup de gens qui ne peuvent pas partir en vacances. Les installations donnent une ambiance de vacances, ce qui change le quartier. Les gens y passent de bons moments.

Qu'avez-vous retenu de votre implication dans cette initiative?

Ma présence quasi quotidienne en août et début septembre m'a réjoui. Je voyais les gens du quartier se poser sur la place Bethléem et nous avons davantage eu l'occasion de discuter. L'ambiance était conviviale.

Qu'est-ce qui vous plait le plus dans le projet?

Le brumisateur placé sur le gazon était très utile pour les jours où il faisait chaud. Ca permettait aux enfants de se rafraîchir tout en jouant. Aussi l'aide des jeunes de la place qui m'aidaient à enlever le sable autour des bacs.
J'ai aussi aimé que des gens extérieurs au quartier, de passage à Saint-Gilles ou ceux qui venaient se restaurer, m'aient dit que la place était un bel endroit et qu'ils appréciaient ce décor estival. ■

Propos recueillis par Naïma Amara

▼ Installation des aménagements d'été avec les jeunes



L'ASBL GRATTE : DES RENCONTRES ENTRE JEUNES VALIDES ET MOINS VALIDES

Depuis que le CEMO a quitté ses anciens locaux du quartier Morichar, l'asbl Gratte y a installé ses pénates et son siège social. L'association favorise la rencontre entre jeunes valides et moins valides avec des activités tout au long de l'année, mais aussi des voyages en Belgique et dans le monde entier pendant les congés scolaires. Gratte fête ses 25 ans d'existence cette année et est active dans toute la partie francophone du pays. Justine Baudot, permanente du secteur Gratte Bruxelles, nous évoque l'histoire peu ordinaire de l'asbl, ses actions et ses rêves futurs.

Comment cette belle idée de rencontres plurielles a-t-elle germé ?

Au tout début, dans les années 70, bien avant l'existence de l'asbl (créée en 1986), des jeunes se sont réunis dans le sud de la France, au village de Gratte, pour le retaper avec leurs familles et des jeunes handicapés mentaux. Ils avaient tous dans la vingtaine et n'étaient pas des professionnels du handicap. Nous n'allons plus au village de Gratte depuis longtemps, mais le nom et l'idée de départ sont restés. Depuis lors, le projet s'est étendu sur d'autres régions en plus de Bruxelles (Liège, Namur, Brabant wallon). Nos jeunes ont entre 18 à 35 ans et nous respectons une proportion de deux personnes valides pour une personne porteuse d'un handicap léger à modéré.

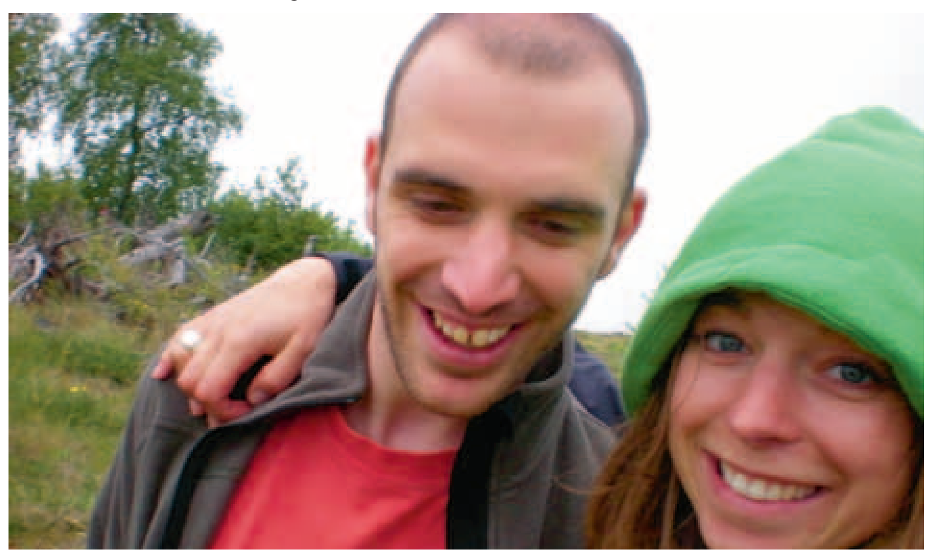
Gratte répond à une attente particulièrement importante ?

Beaucoup de demandes nous arrivent des personnes handicapées et de leurs familles. Peu d'espaces de rencontre entre valides et moins valides existent et ils n'ont pas souvent l'occasion d'accéder aux loisirs comme tout le monde. Gratte répond donc à une attente sociétale et le fait que nous ne soyons pas des professionnels du handicap constitue la richesse de notre projet. Nous n'accueillons donc pas des jeunes ayant des pathologies lourdes, des problèmes physiques ou mentaux importants, d'autant que nous nous déplaçons avec eux assez souvent et parfois très loin. Les moins valides que nous côtoyons présentent une déficience mentale légère à modérée et font preuve d'une certaine autonomie. La demande de tous ces jeunes est forte, avec une liste d'attente de plusieurs années dans la plupart des secteurs de Gratte.



▲ Pas d'animateurs, pas d'animés, tous dans le même panier !

▼ Justine et Thomas en Auvergne



▼ Séjour itinérant au Portugal



La rencontre, c'est « être avec » et non « pour » la personne moins valide

Qu'en est-il des jeunes valides ?

Gratte se fait principalement connaître par le bouche-à-oreilles. Pour le reste, il s'agit de toucher les jeunes dans les auditoires, la rue… Parmi eux il y a des étudiants en éducation socio-sportive au Parnasse, une école qui nous donne par ailleurs accès à ses infrastructures pour des activités badminton. Tout au long de l'année, on s'attache beaucoup à promouvoir nos activités auprès d'un public le plus large possible, à trouver des moyens pour faire tomber les barrières et les préjugés. La philosophie de Gratte vise à la rencontre, par-delà toutes formes de différences, celles-ci étant appréhendées comme une richesse et jamais comme une barrière. Les activités comme les voyages par exemple sont payantes pour tout le monde : il s'agit d' « être avec » et « non pour » la personne handicapée. C'est toujours de l'ordre du partage, pas du bénévolat où les jeunes moins valides se sentiraient inévitablement infantilisés, comme ils le sont déjà trop souvent. Et, au fil des moments partagés, de belles amitiés se tissent entre valides et moins valides.

Des exemples de projets déjà réalisés ou à venir ?

Un week-end cirque, la Suède en canoë, des sorties cinéma ou encore la soirée africaine du 25 juin, organisée avec le collectif Macédoine. Nous organisons des séjours plus ou moins longs et lointains lors des congés scolaires (été comme hiver). La section Brabant wallon a, par exemple, organisé un voyage sans pétrole en Belgique, avec l'AMO la Chaloupe qui s'occupe de jeunes en difficulté. Cet été, nous étions notamment en Auvergne, au Pays basque, en voyage itinérant au Portugal et comme chaque année, les jeunes reviennent avec la patate ! Le 8 octobre, nous avons organisé un festival pour fêter les 25 ans de l'association. L'occasion pour des anciens, actuels et futurs Gratteux de se réunir. On aimerait par ailleurs créer un jardin potager collectif à Bruxelles, seuls ou en partenariat, et rencontrer davantage d'associations sur Saint-Gilles notamment, où nous sommes installés, pour mêler nos publics aux leurs. ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

Gratte asbl
86 rue de Parme – 1060 Bruxelles
Tél. : 02/535 70 80
bruxelles@gratte.org – www.gratte.org
http://www.25ansgratte.be/

SAINT-GILLES À L'HEURE D'ÉTÉ

La rentrée est passée, chacun a repris le cours de ses activités annuelles… même l'été indien nous paraît déjà loin. Alors, pour se souvenir encore un peu de ces airs de vacances qui ont animé nos quartiers et enchanté petits et grands, Village Mondial vous propose de retrouver, en quelques clichés souvenirs, les beaux moments que les associations saint-gilloises nous ont permis de vivre: excursions à la campagne, à la mer, au musée, lecture dans les parcs, théâtre, capoiera et autres danses… pour le plus grand plaisir des enfants de tous âges!



▲ De l'escalade avec Hispano-Belga



▲ Déguisements et jeux de plein air avec le CEMôme



▲ Au Pass à Mons avec Hispano-Belga



▲ Les enfants du Douzerome les pieds dans l'eau



▲ Les 6-12 ans d'Hispano-Belga vous saluent !


▲ Stage de capoeira avec Cenforgil Sport


▲ Du roller avec Cenforgil Sport

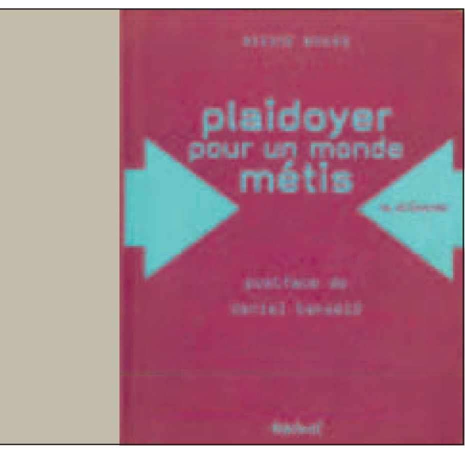

▲ Des petits et des grands sur scène : Douzerome réunit les générations


▲ De l'art plein les mirettes avec Douzerome


▲ De sacrés baisers avec le CEMôme !


▲ Visite au Sénat avec l'association Abed


▲ La rupture du jeûne avec Déclik asbl

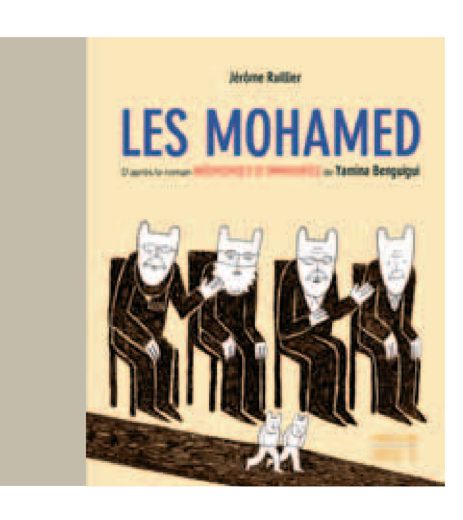


« Plaidoyer pour un monde métis »
Alexis Nouss
Editions Textuel

Originaire d'Europe de l'Est, Alexis Nouss vit à Montréal depuis vingt ans où il enseigne à l'université. Chercheur au confluent de deux continents, Alexis Nouss vit le métissage de l'intérieur. Mais c'est en théoricien critique qu'il signe cet essai, bref mais dense, mettant à plat les différentes approches du métissage dans nos sociétés postcoloniales : un monde où les slogans publicitaires surfent sur la vague d'une humanité arc-en-ciel épanouie sans toucher aux valeurs communes. Si l'on ne partage pas toutes ses idées, comme sa critique à l'égard de la laïcité, son livre a certes le mérite de fixer des balises de réflexion percutantes. A la notion de « monoappartenance » chère aux nations, Alexis Nouss oppose une pluralité d'identités : on est belge et maghrébin, français et antillais… Il insiste avec justesse aussi sur la portée des mots. Il y aurait donc plusieurs multiculturalismes : conservateur (maintien d'une culture hégémonique au-dessus des autres), libéral (chacun a droit d'accès à la culture commune, qui n'est pas remise en question), postmoderne (la culture commune est ignorée au bénéfice des cultures singulières et des intérêts particuliers). A ceux-ci, Nouss préfère une approche plus critique, favorable au transculturel : à une culture issue directement de la rencontre entre personnes porteuses d'identités multiples.

Christine De Naeyer

NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE



« Les Mohamed »
Jérôme Ruillier
Editions Sarbacane

« Les Mohamed » c'est l'histoire de ces hommes qui ont quitté leur pays pour venir travailler, à la demande de la France, dans les mines ou les usines Renault ou Peugeot. Ils s'appelaient Khémaïs, Abdel ou Ahmed, mais en France on les appelait tous Mohamed. Treize ans après la sortie du documentaire de Yamina Benguigui, «Mémoires d'immigrés», qui nous présentait ces pères, ces mères et ces enfants sous forme de récits de vie et d'images d'archives, Jérôme Ruillier adapte ces témoignages dans une bande dessinée au style naïf et original qui rappelle Maus, d'Art Spiegelman (les personnages sont des petits animaux entre souris et ours en peluche).
Les pères furent les premiers à avoir quitté le Maghreb et franchi la Méditerranée. Célibataires ou séparés de leur famille ils étaient « logés » dans des baraquements (anciennement construits par les Allemands pendant la guerre pour y mettre des prisonniers). Malgré les perspectives d'évolution professionnelle faibles, voire inexistantes, ces hommes gardaient l'espoir. Outre la misère, les humiliations, les droits des ouvriers bafoués, la scandaleuse aide au retour au pays (une prime de 10.000 FF après des années de travail pénible et éreintant), ils voulaient croire au rêve français.
Les mères, avec le regroupement familial, ont rejoint les hommes en France et découvrirent un pays moins beau que celui dont elles rêvaient. Elles refusaient toutefois de se laisser enfermer, apprirent à lire, osèrent sortir, s'entraidèrent, élevèrent leurs enfants avec une dignité sans nom dans ces campements sordides ou ces cités ghettos. Les enfants, eux, ont vite compris que la France, sous son nom de terre d'accueil, avait un double visage. Ils avaient conscience que l'école et l'éducation « à la française » étaient la seule chance de réussir leur intégration. Mais contrairement à certains de leurs parents, ils ne voulaient pas devoir choisir entre la France et leur pays d'origine.
Dans ce roman graphique l'auteur porte un regard sensible sur l'histoire de l'immigration maghrébine et n'hésite pas à se mettre en scène avec ses propres doutes et interrogations.
En plus : à voir et écouter sur http://www.madmoizelle.com la sympathique chronique de Pénélope Bagieu.

Ariane Poot



La grande fabrique de mots
Texte d'Agnès de Lestrade
Illustrations de Valeria Docampo
Edition Alice jeunesse

« Il existe un pays où les gens ne parlent presque pas. C'est le pays de la grande fabrique de mots. Dans cet étrange pays, il faut acheter les mots et les avaler pour pouvoir les prononcer. ». Dans cet ouvrage pour la jeunesse, la plume et les couleurs des auteurs s'envolent pour nous faire survoler un étrange pays où le langage parlé est une des richesses qui, plus que dans notre société, creuse des fossés entre les personnes qui peuvent s'acheter les mots et ceux qui ne le peuvent pas.
Concrètement, l'histoire suit un petit garçon dénommé Philéas. Ce dernier est amoureux de la jolie Cybelle, mais il est bien trop pauvre pour pouvoir lui dire ses sentiments.
Tout comme l'histoire en elle-même, l'illustration fait également preuve d'une réelle personnalité, et ce, grâce à une multitude de détails qui, anodins aux premiers abords, s'imbriquent dans la logique de ce monde si curieux. A titre d'exemple, il est facile de reconnaître les riches des pauvres car les premiers sont habillés avec des vêtements noirs de mots, alors que les seconds sont uniquement vêtus d'une feuille vierge. Les enfants pauvres, quant à eux, ont dessiné des motifs sur leurs vêtements pour illustrer la fantaisie de leur monde intérieur.
Au final, *la grande fabrique de mots* s'avère être d'une originalité et d'une profondeur qui en fait un album d'une grande richesse. De plus, il est un très bon point de départ pour une réflexion sur la place et l'importance du langage, que ce soit dans notre société ou ailleurs.

Sébastien Mocogni

ViLLAGE MONDiAL n°39



Editeur responsable
Alain Leduc *c/o*
Mission Locale de Saint-Gilles
255 chaussée de Waterloo
1060 Bruxelles

Directeurs de publication
Myriem Amrani et
Jean-Philippe Martin

Secrétariat de rédaction
Christine De Naeyer

Assistante
Cherifatou Lawson

Collaborations à ce numéro
Naïma Amara,
Philippe Giot,
Sébastien Mocogni,
Ariane Poot,
Eva Septier de Rigny

Graphisme et mise en page
Kaligram – www.kaligram.be

Remerciements
Justine Baudot,
Pauline Brouyaux,
Johanna de Villers,
Carine Dubois,
Frank et Roel Kerkhofs,
Charlotte Launoy,
Genti Metaj,
Mohamed Ouachen,
ainsi que Charlotte,
Latif, Flor, Dominique
et Kémo.

Avec le soutien de :








Avec l'aide du FIPI

Contact
Coordination Locale de Cohésion Sociale
26 rue de la Victoire – 1060 Bruxelles
Tél. : 02/850 57 21 – 02/542 63 21
Fax : 02/850 57 25
E-mail : villagemondial.mlsg@gmail.com

La Bibliothèque communale de Saint-Gilles

24-28 rue de Rome – 1060 Bruxelles
Tél. : 02/543 12 33
bibliotheque.1060@stgilles.irisnet.be

Nouvel horaire
Mardi : 12h – 17h
Mercredi : 14h – 19h
Jeudi et vendredi : 14h – 17h
Samedi : 9h – 13h

Pendant les congés scolaires :
Mardi, jeudi, vendredi : 14h – 17h
Mercredi : 14h – 19h (section adultes)
et 14h – 17h (section jeunesse)
Samedi : 10h – 13h